

# *Cool memories II*

1987 - 1990

Jean Baudrillard

PQ  
2662  
.A853483  
C66  
1987  
v.2

galilée







*Cool memories II*

Thomas I. Bate Library  
1000 University Ave. S.  
Windsor, ONTARIO

PQ2662.A853483 C66 1987 v.2

## DU MÊME AUTEUR

### *Chez le même éditeur*

OUBLIER FOUCAULT, 1977.  
L'EFFET BEAUBOURG, 1977.  
DE LA SÉDUCTION, 1979.  
SIMULACRES ET SIMULATION, 1981.  
LE MIROIR DE LA PRODUCTION, 1985.  
L'AUTRE PAR LUI-MÊME, Habilitation, 1987.  
COOL MEMORIES, 1987.  
LA TRANSPARENCE DU MAL, 1990.

### *Chez d'autres éditeurs*

LE SYSTÈME DES OBJETS, Les Essais, Gallimard, 1968.  
LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION, Le Point, Denoël, 1970.  
POUR UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU SIGNE, Les Essais, Gallimard, 1972.  
LE MIROIR DE LA PRODUCTION, Casterman, 1973.  
L'ÉCHANGE SYMBOLIQUE ET LA MORT, Sciences Humaines, Gallimard, 1976.  
À L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES, Cahiers d'Utopie, 1978.  
LE PC OU LES PARADIS ARTIFICIELS DU POLITIQUE, Cahiers d'Utopie, 1978.  
LES STRATÉGIES FATALES, Grasset, 1983.  
LA GAUCHE DIVINE, Grasset, 1984.  
AMÉRIQUE, Grasset, 1986.

# *Cool memories II*

1987-1990

JEAN BAUDRILLARD

GALILÉE

Tous droits de traduction,  
de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'URSS.

© Éditions Galilée, 1990.  
9, rue Linné, 75005 Paris.  
ISBN 2-7186-0367-4.

*Each of them was born  
None of them were killed  
Everybody will be dead*



Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

<https://archive.org/details/coolmemories0002baud>

Un continent qui par sa masse dévie les rayons lumineux, et donc ne peut se voir – dévie les lignes de forces et donc ne peut se rencontrer – dévie le rayonnement conceptuel et donc ne peut se concevoir.

Un tel objet mental existe sans doute, mais il ne nous apparaîtra jamais, sauf à repérer la distorsion subtile qu'il engendre dans la réalité.

C'est par pure analogie qu'on peut le pressentir, par pure divination qu'on peut y recourir, il n'existe que les yeux fermés, comme un phantasme lysergique sur la rétine ou les paupières. Mais il suffit de le fixer brièvement pour lui faire émettre un rayonnement complémentaire.

C'est la métaphysique du Rayon Vert : toute sphère se résume en un point équatorial entre le jour et la nuit.

C'est l'horizon absolu de la pensée.

Toutes les situations s'inspirent d'un objet, d'un fragment, d'une obsession actuelle, jamais d'une idée. Les idées viennent de partout, mais elles s'organisent autour d'une surprise objective, d'une dérive matérielle, d'un détail. L'analyse, comme la magie, joue sur des énergies infinitésimales.

Pour moi, primate de l'intelligence artificielle, l'écran reste un écran. Devant l'écran de l'ordinateur, je cherche le film, et ne trouve que les sous-titres. Le texte sur écran n'est ni un texte ni une image – c'est un objet transitionnel (la vidéo est une image transitionnelle) qui n'a de sens que de réfraction d'un écran à l'autre, en termes inarticulés, purement lumineux et signalétiques.

Le plus difficile dans la pensée du mal, c'est de l'ex-purger de toute notion de malheur et de culpabilité.

Faut-il vraiment se forcer à penser? Il semble parfois que l'autre expérience, celle de l'exténuation progressive de la pensée et de l'énergie d'écrire, soit plus nouvelle et plus extraordinaire. Jusqu'où peut aller cette désaccoutumance?

Toute fatalité est à l'intersection de processus indifférents l'un à l'autre, donc avec une probabilité minimale de rencontre (amoureuse aussi). Mais cette probabilité minimale se double d'une anticipation qui en multiplie les chances à une vitesse fantastique. La fatalité s'installe comme un jeu de miroirs à l'intersection de cette probabilité infime et de ce pressentiment radical.

Se justifier d'un contresens ou d'un malentendu théorique est sans espoir, comme dans l'histoire de la tartine : Sarah vient voir le rabbin et lui dit : Ô miracle! Ce matin, j'ai laissé tomber ma tartine, et elle n'est pas tombée du côté du beurre! Le rabbin lui répond : Ma petite Sarah, c'est que tu l'avais beurrée du mauvais côté.

Mon diagnostic est agnostique  
Je dégranule comme un basophile  
Je garde ta mémoire comme l'eau celle de la dernière  
molécule d'une dilution à 120 de l'Igh  
Je suis cette dernière molécule  
Je suis le basophile enchanté qui dégranule  
Je suis l'eau qui garde ta mémoire

Comment une femme peut redevenir violemment désirable au-delà de la rupture, ceci reste un mystère. Sinon par le désir d'immortaliser la rupture. Certains ont peut-être le même éblouissement rétrospectif devant leur propre corps, au moment de le quitter.

Dans la lueur des phares, une foule dense, immense, enveloppée par la brume qui monte de l'océan, une simagrée de corps et de visages. Les hommes tapis loin de la chaleur refont surface dans la nuit qui tombe, autour de chapelets de poules égorgées, de tripes fumantes, de feux de charbon de bois. Deux femmes en haut de la dune font la danse du ventre, pour appeler au circuit de la mort. Pas de lumière artificielle, une agitation silencieuse. Des visages, des yeux,

des vêtements, des bêtes, la langue, gutturale, la misère, viscérale elle aussi, la promiscuité, celle des épidémies. Tout, même les silhouettes de femmes, les murmures, les draperies de lin salé, les rires, tout est potentiellement violent, obéissant à des injonctions primitives. Celles du harem et du sérail.

Les brumes soudaines venues de la forêt, le long des pentes, traversent en enfilade toute la suite de l'hôtel, d'une porte-fenêtre à l'autre. Elles baignent les meubles et se reflètent dans les glaces avant d'être chassées par le vent.

Tout nous pousse à l'impatience. Peut-être portons-nous le remords d'une vie trop longue au regard de l'espèce, pour ce que nous en faisons.

L'accident d'une patrouille acrobatique, la crise cardiaque d'une vieille dame, une fusée qui explose, une tuile qui tombe, tout déclenche un processus de responsabilité infernale. On aimerait de véritables crimes, qui soient l'effet

de la passion et non de la pollution, qui soient l'effet du mal et non de la prophylaxie et du branlage à vide de consciences oligophréniques.

Ainsi fonctionne l'ennui, comme un parasite lancinant sur la ligne téléphonique cérébrale qui nous relie à la vie. C'est comme quelque chose, qui, dans un coin de la vie, n'en finit pas de mourir, comme cet homme chez Buzzati qui, rentrant chez lui la nuit, écrase un cafard en passant dans le couloir. Il n'arrive pas à s'endormir, sa femme délire à voix haute, le coq chante en pleine nuit, le chien se tourmente. L'homme se relève et tombe dans le couloir sur le cafard qui gigote encore. Il l'écrase définitivement. Alors la maison se calme, la femme se rendort, les chiens se taisent, tout s'apaise.

L'indifférence grandit à mesure que s'exteriorise le destin dans des technologies sophistiquées.

Toutes ces manipulations génétiques et médicales qui prétendent traquer le secret des corps ne font que rendre les gens indifférents à leur propre corps.

Toutes ces techniques qui l'exaltent ou qui l'exaspèrent ne font que rendre la pensée indifférente à elle-même.

Le câblage est accablant.

La mémoire de l'eau est, avec l'indivisibilité des particules et l'hypothèse des trous noirs (tout ceci se correspondant secrètement), le plus beau cadeau que la science ait fait à l'imagination ces temps derniers. Même si cette fonction reste éternellement improbable, elle est dès aujourd'hui vraie comme métaphore pour l'esprit.

Les vieilles villes ont une histoire, les villes américaines ont une extension sauvage, véritables bombes urbaines sans souci urbanistique. Les villes nouvelles n'ont ni l'un ni l'autre, elles rêvent d'un passé impossible et d'un éclatement lui-même improbable.

Deux artefacts opposés. Celui, sauvage, du processus américain, de mutation et commutation des valeurs. Celui, honteux, de réfection européenne des valeurs (l'acculturation,

l'historicisation des villes nouvelles, le styling universel). Peut-être l'Amérique d'ailleurs n'est-elle plus l'idéal type de la forme sauvage, peut-être est-elle en train de succomber à la forme liftée?

Action ou exaction? Le vote, les pétitions, la solidarité, l'information, les droits de l'homme, tout cela vous est doucement extorqué sous forme de chantage personnel ou publicitaire.

Vidéo NO NO NO. Dans l'espace vide du hall, l'homme trépigne sur l'écran pendant des heures (c'est une vidéo en boucle) en criant NO NO NO! comme un gosse qui ne veut pas renoncer à sa colère. Ou comme celui qui refuse de manger en disant : le jambon, ça n'existe pas, la cuiller ça n'existe pas, la table, ça n'existe pas.

La plupart du temps on ne voit pas son visage, car comme tous les dénégateurs, les imprécateurs, les détracteurs, il fixe perpétuellement ses pieds. De temps en temps, il lève les yeux, s'immobilise la bouche ouverte – va-t-il s'arrêter, va-t-il craquer? Mais non, il repart de plus belle – NO NO NO NO!

Dénégation magique, vision loufoque de toutes nos colères refoulées. Quel soulagement de le regarder pendant une heure! On devrait l'installer dans tous les halls de banque, de caserne et d'asile.

Sur cinq moniteurs à la fois passent les Jeux Olympiques de Lake Placid, les mirages du Sahara, la folie douce des suburbs, les techniques extatiques du body-building. Ambiance confortable, lumière tamisée, les gens plongent dans la douceur moelleuse du téléspectral non-stop, aussi moelleuse que la prière entre deux vols dans une chapelle d'aéroport.

Si des générations de paysans ont trimé toute leur vie, on leur doit bien d'escompter en oisiveté ce qu'ils ont dépensé de leurs forces.

L'aïeul s'est arrêté de travailler quand il est mort : paysan. Le père s'est arrêté bien avant l'âge : fonctionnaire, retraite anticipée (il l'a payé d'une hypocondrie mortelle, mais il le fallait sans doute). Moi, je n'ai jamais commencé de travailler, ayant atteint très vite une situation marginale et sabbatique : universitaire. Quant aux enfants, ils n'ont pas fait d'enfants. Ainsi la chaîne continue jusqu'au stade ultime de la paresse.

Cette paresse est d'essence rurale. Elle se fonde sur un sentiment de mérite et d'équilibre « naturels ». Il ne faut jamais en faire trop. C'est un principe de discrétion et de respect pour l'équivalence du travail et de la terre : le paysan donne, mais c'est à la terre, aux dieux de donner le reste – l'essentiel. Principe de respect pour ce qui ne vient pas du travail et n'en viendra jamais.

Ce principe entraîne quelque inclination pour la fatalité. La paresse est une stratégie fatale, et la fatalité est une stratégie de la paresse. C'est d'elle que je tire une vision à la fois extrémiste et paresseuse du monde. Je ne vais pas en changer, quel que soit le cours des choses. Je déteste l'activité frémissante de mes concitoyens, l'initiative, la responsabilité sociale, l'ambition, la concurrence. Ce sont des valeurs exogènes, urbaines, performantes, prétentieuses. Ce sont des qualités industrielles. La paresse, elle, est une énergie naturelle.

Ceux ou celles à qui il arrive toujours quelque chose. L'événement, l'insolite vient à eux comme une séduction matérielle instantanée. Il suffit de marcher avec elles dans la ville pour que toutes sortes de péripéties s'éveillent. Il y a de la lubricité là-dedans, de la sorcellerie. Moi, je manque totalement de cet influx démonique. Sauf une fois où j'ai

« frôlé la mort », rien ne s'est vraiment jamais produit dans mon environnement immédiat. Là où il s'avance, le destin fait silence. Le seul don que j'ai, c'est de détraquer les machines, surtout électroniques. J'ai un fluide négatif, inertiel. Bien sûr, une bonne part de ce qui arrive à ces êtres démoniques relève de l'hystérie de contact, mais enfin il leur arrive quelque chose. Je trouve ça injuste, que d'autres ne soient capables que de stériliser l'environnement, de déjouer l'événement, d'échapper au pire comme au meilleur.

Je me suis longtemps reproché cette absence d'aura, de démonie, conséquence ou effet d'une indifférence fallacieuse. En l'absence de destin, vous ne pouvez qu'ironiser sur les choses – misérable compensation. Le remords grandissant jusqu'à la mortification, je dus m'avouer que l'imagination conceptuelle venait au fond de l'impuissance et de la stérilité héréditaire. Revanche du fatal (ô stratégies!).

Puis je me suis dit qu'il devait bien y avoir quelque ingéniosité dans une désaffection aussi tenace. Quelque démon inverse de l'indifférence, de l'inertie et de l'apathie – pâle reflet du démon de l'entropie, qui guide les choses vers la probabilité maximale et l'équilibre absolu. Si on suit cette logique, le paradoxe grandit comme le désert... ah, le désert, voilà quelque chose que j'ai vécu intensément. Mais alors, tout le reste est justifié, puisqu'il suffit d'une seule passion pour justifier une existence. Oui, mais justement, c'est la passion du vide.

Très belle idée chez Clarke de l'extinction des étoiles une fois décliné le paradigme entier des noms de Dieu – after the spelling of the names of God. Aussi belle que l'extinction une à une des fonctions des passagers de l'espace sur l'écran de l'ordinateur dans 2001. Ironique et belle, l'idée que les noms de Dieu soient en nombre limité, même s'ils sont innombrables, que donc on puisse en venir à bout, que ce soit là la tâche secrète de l'univers, et que les computers puissent en raccourcir l'échéance.

Exaltante l'idée d'une apocalypse en douceur, par extinction des feux, l'univers ayant trouvé et décliné sa propre formule. Ce serait l'idéal pour l'être humain aussi de pouvoir décliner quelques-unes au moins de ses milliards de virtualités et de disparaître alors dans l'assomption du paradigme universel.

Sans doute d'ailleurs la visée secrète des computers est-elle de mettre fin au monde par une déclinaison exhaustive des données, comme celle du photographe d'épuiser le réel par la production sans fin des images. L'Internationale Messianique elle aussi envisageait de retirer un à un les mots du langage, donc de le décliner à l'envers, jusqu'à sa disparition finale.

Soleil matinal sur les avions, sur les collines de Rio. L'aéroport est plein de zombies, d'âmes orphelines. Mais une petite lueur donne encore du charme à cette escale.

Ici, à Buenos Aires, c'est le dernier tango de la pensée française. Moribonde chez elle, elle danse encore, lascive et farouche, son tango nostalgique sous d'autres latitudes. Partout elle fait fructifier son agonie à l'exportation et se régénère avec des énergies fraîches et cosmopolites. Nouvel empire des signes colonial.

Des mouches dans l'avion, c'est rare. Légère angoisse de science-fiction. Je les vois pulluler d'une heure à l'autre, envahir l'appareil, asphyxier l'espace. Tumulte de mouches se multipliant selon une progression géométrique. Les passagers finissent par succomber sous l'essaim devenu furieux et par être dévorés. Le poids de l'appareil augmente d'une minute à l'autre. Il finit par s'écraser dans la forêt, mais les mouches, elles, s'en évadent grâce à leur légèreté.

Puerto Stroessner. L'enfer touristique. L'asphalte dans la jungle, la ruée sur le faux. Tout est faux, des appareils photo aux parfums et à la drogue, jusqu'à la publicité qui avertit les visiteurs de se méfier des contrefaçons. Mais ceci n'altère en rien le sublime des cataractes.

A l'image des républiques jésuitiques du passé, il faudrait aujourd'hui fonder une République psychanalytique d'Argentine, qui étendrait l'empire de l'Inconscient jusqu'à la Patagonie. Il y aurait un mausolée pour l'objet petit a, un secrétariat aux processus primaires, un sous-secrétariat aux processus secondaires, une Bourse des associations libres – mais la spéculation n'irait jamais jusqu'à la fornication, car la pénétration est métaphysique (dixit Derrida). Bien sûr, il y aurait des manifestations collectives contre l'Inconscient (comme aujourd'hui contre le FMI) – « L'Inconscient ne passera pas! » Mais elles seraient vite refoulées, et les récalcitrants recyclés dans l'Organisation subconsciente pour le Travail de Deuil. Après le socialisme dans un seul pays, la dictature psychanalytique dans un seul pays, faute de quoi l'inconscient s'évanouira un jour sans laisser de traces.

Iguaçu. Les chutes primitives, nous ne les découvrirons jamais. Aujourd'hui, c'est par la photo et l'hélicoptère qu'on les aborde. Même les passerelles qui y mènent ont l'air de bras cinématographiques, de tentacules optiques qui s'approchent du chaos liquide et des brumes déferlantes de la cataracte. Cataracte : le mot est aussi somptueux que le phénomène.

L'eau ne tombe pas régulièrement. Elle s'organise verticalement en ondes successives, comme les flots de la marée se chevauchent sur une plage horizontale. La chute parabolique du fleuve ressemble à un gigantesque poitrail animal, poitrail de cheval illuminé de toutes les couleurs de la brume. L'eau met si longtemps à tomber que par une illusion analogue à celle du cinéma muet, on voit la masse d'eau escaladant les roches plutôt que se précipitant dans le gouffre. Toute l'imagination consiste d'ailleurs, puisque l'émotion est innommable, à détourner le spectacle naturel. C'est ainsi qu'en décomposant le mouvement sous un angle artificiel, la cataracte apparaît comme une catastrophe naturelle au ralenti. Avec un peu plus d'imagination encore, elle devient aussi immobile qu'un glacier.

En Patagonie, il y a un glacier dont la glace, en s'accumulant, forme un mur de barrage aux eaux du fleuve. Le niveau des eaux monte graduellement et, tous les trois ou quatre ans, la muraille de glace s'effondre sous la poussée des eaux, dans un vacarme inouï

Éternelle régulière chaude et sarcastique  
Éternelle irrégulière froide et stérile  
Froide verte actuelle et mélancolique

Le Paranoïaque Éclectique  
L'Hypocondriaque Pharaonique  
Le Troglodyte Caractériel  
Le Vicieux Hépatique  
Le Libidineux Pathétique  
L'Ambidextre Glossolalique  
L'Exophtalmique Moelleux  
Le Cérébro-spinal Inverti  
Le Tétracyclique Recyclé

L'inanité de ce cabotinage erratique, d'une expo à l'autre, d'un vernissage à une performance. Son charme aussi, quand la soirée est douce, ces milliers de têtes orgueilleuses, d'œuvres éphémères, de créateurs susceptibles, d'ectoplasmes pusillanimes. Nébuleuse stressée, effrénée, oiseuse, partout le verbiage haut de gamme, la certitude de la mort.

L'immeuble se disloque, les murs s'écartent les uns des autres, les habitants jaillissent par les fenêtres, par les crevasses, les autres s'égorgent méticuleusement sur tous les étages, en coupe anatomique, le sang coule, les façades incendiées s'écroulent sur les immeubles voisins. Nous voyons tout cela de très loin, de l'autre côté de l'autoroute, comme sur un écran, impuissants.

Au Festival du Rêve et des Processus secondaires, on ne parlait que de l'Encéphalographe plat à cristaux liquides.

Le traitement de texte comme paradis artificiel de l'écriture. Le computer comme paradis artificiel de l'intelligence. Le Minitel comme paradis artificiel du sexe. Comme un paysage dont l'objectif photo corrigerait automatiquement le relief, dès aujourd'hui il est impossible, sur certains ordinateurs, de faire des fautes d'orthographe. Sur certains autres, il est même impossible d'échanger des idées, la machine corrige d'elle-même.

L'hypothèse de la mémoire de l'eau n'est pas tant passionnante pour sa scientificité que pour sa poéticité. Mais elle aura aussi révélé que l'événement scientifique pouvait être mis en scène, homologué ou plébiscité comme n'importe quelle performance sportive ou produit de grand public (tout autant de la part de Benveniste que de celle de « Nature », avec sa parodie de contrôle). L'immunité scientifique liée au protocole expérimental est levée. La science est dans l'incertitude, mais c'est bien normal, puisque c'est elle qui en a défini le principe.

Le sourire de Reagan flotte encore dans l'air après que Reagan eut disparu. Le meurtre de Kennedy lui aussi flotte

encore dans l'air longtemps après que Kennedy eut disparu. Le cancer de Reagan est l'homologue de son sourire. Car celui qui ne sait que sourire est bon pour le cancer, alors que celui qui fait preuve d'imagination politique s'expose au meurtre.

Être l'historien des neiges, le théoricien de la glaciation, l'exégète des virus, l'océanographe de l'ennui. Penser devient une précipitation météorologique de particules cérébrales : pluie et neige au cœur de la dépression.

Pas de mot au Japon pour désigner la communication. Pas de concept d'universel non plus : pour eux, l'universel est un système local, de caractère occidental. Joli paradoxe que d'élever là-bas un Monument à la Communication Universelle, dans un pays où ces deux termes n'ont pas de sens.

La « liberté » de choix est aujourd'hui largement assurée de l'extérieur. Mais elle échoue à l'intérieur sur la répulsion

automatique des anticorps, le brouillage de la volonté par les enzymes pervers : l'animadversion – le rejet de l'âme. Ce n'est rien d'autre que la rébellion des énergies, la coalition d'une volonté secrète contre tous les choix, tous les calculs existentiels. Il faut alors s'en remettre à n'importe quelle forme superstitieuse de décision. Éthique de la dévolution, de l'exemption des choix, de la désinvolture comme quittance de toute volonté propre, comme remède à l'illusion de l'être. Éthique expulsive, exotique, exopathique, allopathique, exorcistique, fondée sur le rejet interne de tout corps hétérogène (et la liberté est dans l'univers métaphysique un corps hétérogène) sur l'animadversion – équivalent mental du rejet biologique.

A celui qui souffre, il doit pouvoir être répondu par la désinvolture, par la complicité avec la part en lui intacte et ironique. Il faut que pour d'autres, y compris ceux qui l'aiment, cette souffrance soit indifférente. C'est une balance naturelle, c'est-à-dire juste et inhumaine. La compassion doit rester apathique.

La souffrance, c'est toujours celle de l'indifférence pathétique du monde à notre égard (le pathos stoïcien). A ce pathos on peut opposer la compassion, ou au contraire opposer le mal au mal, selon une version parabolique de

la douleur. L'ironie est un trait d'esprit, forcément méchant, forcément pire, mais qui dévitalise la réalité du mal. Rire aussi, de quoi que ce soit, est une excentricité sans pitié, mais le rire est magnanime, alors que la compassion est pusillanime.

Stealthy. Chasseurs et bombardiers d'un alliage et d'un appareillage tellement subtils qu'ils ne sont plus repérables aux radars. L'avion invisible. Tellement irrepérable qu'il n'arrive plus à se repérer lui-même et confond ses propres coordonnées (trois appareils se sont écrasés pendant les essais). Sa finalité stratégique est paradoxale car, invisible mais réel, donc l'inverse des leurres, irréels mais faits pour être vus, il risque pourtant d'être affronté le plus souvent à des leurres. S'il l'est à un appareil adverse également « invisible », ce sera la guerre impossible, par occultation des deux adversaires. S'il est détruit, on peut se consoler en pensant que même sa disparition passera inaperçue! En somme, c'est une victoire technologique totale. Mais c'est peut-être aussi une vulgaire erreur – on sait que dans le jeu de cache-cache, il ne faut jamais se faire trop invisible, car les autres vous oublient. C'est sans doute pourquoi on l'a quand même présenté au public, en contradiction avec sa qualité d'arme furtive.

La sphère économique flotte entre deux pôles de distorsion. Un secteur qui fonctionne au déséquilibre perpétuel et où le déficit est implacable (SNCF, Beaubourg, Sécurité sociale, sidérurgie). Et un secteur inverse, où le bénéfice est également implacable (raiders, OPA, spéculations en tous genres). Pas de principe d'équilibre : chaque secteur est aussi irrationnel, socialement et économiquement parlant, que l'autre. Dans un cas, c'est pis que du déficit, dans l'autre, c'est plus que du bénéfice. Ils n'ont pas de rapport entre eux, sauf à penser que le déficit perpétuel est lui aussi une forme de spéculation. L'économie « classique », celle qui raisonne en termes de production, de croissance, de profit et d'équilibre, flotte entre les deux, se rétrécissant chaque jour comme une peau de chagrin.

Les grévistes actuels sont des usagers de la grève, ils veulent donc l'interrompre à loisir, la reprendre, zapper comme sur une chaîne, se débrancher pour voir, tester leur pouvoir sur le réseau. Les usagers lambda ne se rebellent que mollement, ils jouent avec des services à géométrie variable, comme les grévistes avec un travail à géométrie variable.

La croyance a quelque chose d'une démente légère, mais la conviction, qui en est le redoublement, elle, est franchement débile. Le convaincu ne le cède en débilité qu'à la connerie victorieuse.

La société fonctionne sans référence vitale à une classe politique dévitalisée, dont le seul souci est de se maintenir sous perfusion, au bouche à bouche. Mais peut-être est-ce là le fin du fin de la démocratie, lorsque le gouvernement peut cesser d'exister (en Italie récemment pendant soixante-trois jours) sans perturber le cours des choses? Que demander de mieux? Il lui suffirait de se mettre un jour en grève illimitée. Cette solution n'est pas exclue – les pouvoirs à l'Est, les partis se sont effacés comme par enchantement, soulagés semble-t-il de disparaître. Et les nôtres sont en train, par le spectacle *volontaire* de leur déliquescence, de préparer l'opinion publique à leur fin prochaine.

Les droits de l'Homme sont une structure gonflable. La Révolution et sa commémoration sont devenues des structures gonflables.

Tout l'art du politique est aujourd'hui de soulever l'indifférence du peuple.

Les commandos de secours aux victimes des tremblements de terre ont exactement le même profil et le même entraînement que les Brigades spéciales de répression du Terrorisme. Et les victimes arrachées aux décombres se comptabilisent exactement comme les terroristes abattus.

Un peintre repeint exactement tel Picasso, tel Matisse, tel Vélasquez, il signe cette œuvre, qui n'est *pas* une copie, il trouve une galerie pour l'exposer, et des gens pour l'acheter. Il peut même se contenter de signer la photo d'une œuvre célèbre. Pourquoi n'est-il pas possible de republier *l'Être et le Temps*, ou *la Chartreuse de Parme*, sous mon propre nom? Pourquoi ce qui est possible en peinture ne l'est-il pas en littérature (et en musique? et en architecture?)

Toutes les utopies, selon le mouvement unitaire et sidéral de la technologie, sont vouées à se réaliser, comme le Double finit toujours par se matérialiser. L'Autre se détache de l'ombre, de l'âme, de l'image, du miroir, pour devenir la chair de ma chair, la cellule de ma cellule, le code de mon code. Ce qui fait l'Autre aujourd'hui, ce n'est plus la transcendance d'une forme, c'est l'immanence d'une formule.

L'Autre est ce qui me permet de ne pas passer à l'état de pseudopode.

Le langage est ce qui me permet de ne pas passer à l'état de ventriloque.

Écrire en catastrophe, à la limite d'avoir fini avant d'avoir commencé, provoque une légère angoisse, celle d'en finir trop vite, de se détruire par impatience. Angoisse liée à l'éclipse de l'Autre, en même temps que du contenu référentiel. Effet d'électrocution, effet de recul comme celui d'une arme. Instantané d'une chose en voie de disparition. Car tout ce dont on écrit est en voie de disparaître – c'est la seule nécessité d'en écrire. Jenseits des eigenen Schattens.

Impatience millénariste dans l'écriture. Dire les choses très vite, afin de ne pas occuper la ligne, dans l'attente d'un coup de fil exceptionnel. Se débarrasser de ce qu'on a à dire. On n'a plus le temps d'expliquer, de convaincre, plus de temps pour la prévision, seulement pour l'anticipation, la précession de la pensée, qui n'a d'autre fin que de précipiter les choses. Et ce qu'elle cherche, ce n'est jamais la preuve, elle cherche l'*évidence*. Faire éclater l'évidence, au prix de la vérité, au mépris de la réalité. Pas de scrupules avec la réalité, il faut en jouir criminellement, jusqu'à ce qu'émergent les mots pour le dire. Tout ça, quoique sans fondement, est d'une évidence flagrante. Bien sûr, s'il y a des effets de pensée, il y a aussi des effets de compensation. Pour chaque expérience de pensée, il y a des milliers de compensations.

Ce dont il faut s'étonner, ce n'est pas qu'il y ait tellement de dérèglement et de violence, c'est qu'il y en ait si peu, et que tout fonctionne si bien. Étant donné le taux d'agressivité de chaque automobiliste, les faiblesses du matériel et la folie du trafic, c'est un miracle qu'il n'y ait pas des milliers de morts par jour, qu'on ne s'entre-tue que rarement et que seules quelques-unes de ces milliards de

possibilités néfastes se réalisent. Quand on voit l'immense dérèglement bureaucratique, le nombre de décisions absurdes, la fraude universelle et le gaspillage de nos vertus civiques, on ne peut que s'étonner du miracle quotidien de cette machine qui, vaille que vaille, continue de tourner en entraînant ses déchets dans son orbite. A part quelques défaillances épisodiques (pas plus au fond que les secousses telluriques), c'est comme si une main invisible arrivait à téléonomiser toute cette pagaille, à normaliser cette anomie. C'est peut-être le même miracle qui fait que chacun ne succombe pas, jour pour jour, à l'idée de la mort ou à la mélancolie suicidaire.

C'est déjà une aventure que de déplacer la poussière, il y a un risque encore plus grand à déranger les araignées, mais déplacer les livres, qui ne retrouveront plus jamais le même désordre, porte franchement malheur. C'est aussi aberrant que de réorganiser un cerveau en classant les neurones par ordre alphabétique.

Bien plus que les individus, les concepts sont aujourd'hui en résidence surveillée, sous le contrôle féroce de chaque discipline. L'interdisciplinarité joue simplement le rôle d'Interpol.

Dans un système aussi perfectionné, il suffit d'être privé de petit déjeuner pour devenir imprévisible.

Glenn Gould : sa transe corporelle, complètement indépendante de la maîtrise technique parfaite des mains, qui volent sur le clavier sans le voir, tandis que sa tête oscille les yeux fermés. Aucun cabotinage pianistique. L'oreille absolue.

Il est amusant de penser que l'énorme potentiel mis au service de la commémoration eût largement suffi, en d'autres temps, à faire une révolution (tout comme l'effectif d'un seul marathon de New York eût largement suffi à gagner la bataille de Marathon). Oui, mais voilà : si on avait mis toute son énergie à faire une révolution, il n'y en

aurait plus eu assez pour commémorer l'autre. Les énergies ne sont d'ailleurs pas transposables. Celle que vous mettez à respirer, vous ne pouvez pas l'utiliser pour faire l'amour. Celle que vous mettez à mentir, vous ne pouvez pas l'employer à dire la vérité. Ce sont deux énergies différentes. Peut-être même ne se croisent-elles jamais chez un même individu. C'est pourquoi il peut être à la fois parfaitement sincère et parfaitement hypocrite.

Toute transfusion des énergies hétérogènes se traduit par des désordres graves (comme une erreur dans les transfusions de sang). La volonté de commuer l'énergie sexuelle en énergie mentale, de commuer l'énergie de mentir en énergie de vérité est aussi aberrante que d'assigner aux cellules du foie la fonction des cellules du cerveau. Il y a une énergie propre aux mots et une énergie propre aux images. Si vous les mêlez, elles se dévorent l'une l'autre, elles s'annulent.

Bref, il serait impossible de faire une révolution avec toutes les énergies mises à la commémorer, tout autant que de fabriquer l'ombre d'un événement politique avec l'énergie mises à fabriquer des élections, pour la raison que l'énergie des élections n'est que l'énergie du désespoir et que celle-ci, même multipliée à l'infini, ne se transmuera jamais en une seule lueur d'espoir. De même les capitaux fantastiques qui s'engouffrent dans les dépenses militaires n'auraient jamais pu être transférés sur d'autres formes de richesse

sociale. Cette autonomie relative des énergies, des dépenses, des gaspillages, des sacrifices, devrait nous rassurer. Car c'est grâce à elle qu'on peut perdre l'énergie du politique sans perdre celle de vivre, qu'on peut perdre celle de vivre sans perdre celle de mourir, etc.

La philosophie voudrait bien retarder l'échéance du monde pour pouvoir poser sa question, elle oublie que le monde n'est pas un univers de questions, mais de réponses, automatiques, néanmoins souvent poétiques, de réponses anticipées à toutes les questions possibles.

La philosophie voudrait bien transformer l'énigme du monde en question philosophique, mais l'énigme ne laisse pas place à quelque question que ce soit. C'est la précession de la réponse qui rend le monde indéchiffrable.

La philosophie moderne se flatte, par pure complaisance envers elle-même, de poser des questions sans réponses, alors qu'il s'agit d'admettre qu'il n'y a pas de questions du tout, auquel cas notre responsabilité devient totale, puisque nous sommes la réponse – en même temps l'énigme du monde elle aussi reste totale, puisque la réponse est là, et qu'il n'y a pas de question à cette réponse.

On aurait pu penser que les Occidentaux cautionneraient sans hésitation l'hypothèse terroriste dans l'explosion du Boeing de la Panam au-dessus de l'Écosse. C'était un scénario inespéré dans le cadre de la lutte éternelle du Bien et du Mal. Pourtant on a senti un flottement dans les premiers jours (à l'inverse de la hâte avec laquelle l'attentat fut revendiqué par des groupes suspects). Ne valait-il pas mieux mettre en cause la qualité du matériel, version peu flatteuse pour la technique occidentale, mais moins dangereuse que la reconnaissance de la supériorité de l'action terroriste sur tous les systèmes de contrôle? Dans le premier cas, la faiblesse de l'Occident n'est que mécanique, dans le second c'est une attaque symbolique dans ses œuvres vives, une défaite devant l'ennemi insaisissable. Il eût donc mieux valu persister dans l'hypothèse de l'accident. Malheureusement, personne n'y aurait cru, car l'hypothèse terroriste l'emporte de toute façon dans l'imaginaire. L'imagination n'est pas sensible aux causes réelles ni aux défaillances techniques, ce qui la passionne, c'est la réaction en chaîne, par exemple la conjonction, dans un même laps de temps, de deux événements extraordinaires qui ont forcément, même s'ils sont purement accidentels, un lien entre eux – les événements s'attirent, et cette attraction en elle-même est terroriste. Ce qui fascine la pensée, c'est cet enchaînement terroriste des choses, c'est le désordre symbolique, dont le terrorisme n'est que l'épicentre visible.

Contre Freud, qui dit que le caractère est fait de la succession des travaux de deuil assumés par le sujet, Schnitzler : l'effet d'une personnalité, c'est la façon dont *toutes les virtualités* d'un caractère brillent derrière les manifestations de sa vie réelle et contingente.

La fiction? J'y suis déjà. Mes personnages sont quelques hypothèses folles qui font subir à la réalité certains sévices, et que j'assassine à la fin lorsqu'elles ont fait leur œuvre. Seule façon de traiter les idées : l'assassinat (on achève bien les concepts) – mais il faut que le crime soit parfait. Bien sûr, tout cela est imaginaire, toute ressemblance avec des êtres réels serait purement fortuite.

Il est dommage que nous n'ayons pas, dans l'univers mental comme dans l'univers minéral, de termes aussi poétiques que stalagmites et stalagtites pour désigner ce qui monte et descend à la rencontre l'un de l'autre, sans toujours se rencontrer, et qui par une lente concrétion calcaire des formes de la conscience – dropping subliminal – fait de notre cerveau un labyrinthe architectural.

Quoi qu'on veuille entreprendre, il faut s'arracher à sa propre vie. Toutes les voies sont bonnes : ou l'exaspération du Même, ou l'exaspération de l'Autre, ou l'exaspération du Bien, ou l'exaspération du Mal.

Le plus fort n'est pas d'être dans l'événement même (les politiques sont là pour cela), c'est d'être dans l'imminence de l'événement, dans son retournement, dans son anticipation, dans sa divination. Arracher les événements à leur fausse couche médiatique, à leur procréation artificielle, les rendre à leur fin aveugle.

Comment ce mime peut-il faire son numéro d'immobilité les yeux fermés, pendant des heures, dans la rue, en pleine foule?

Comment cette jeune femme aveugle peut-elle se maquiller seule dans le noir, au fond de son appartement, devant son miroir?

Les media nous réconcilient avec la violence, avec la guerre, avec la banalité. La publicité, ce sacrement nuptial et cette extrême-onction, nous réconcilie avec notre environnement artificiel. Les bêtes même ont flairé cette réconciliation, ce complexe de la niche. Elles reconnaissent virtuellement l'homme comme la dernière espèce qui a mis fin aux autres. Heureusement, celui-ci est en train de détruire systématiquement sa niche, selon la géniale intuition de Schnitzler. Devenu lui-même virus, il est en train de saccager son habitacle et son sanctuaire. Et le plus grand mystère, c'est peut-être qu'il a été fait pour cela, que c'est là sa destination.

Mener deux psychanalyses en même temps. Plus subtil serait encore d'avoir deux inconscients, et un seul psychanalyste (qui lui n'en aurait plus).

Est-il vrai que nous ayons sept vies, trois cerveaux, une âme, deux visages... et pas de langage?

Elle faisait des rêves tellement érotiques qu'il ne pouvait que se masturber à ses côtés, en les regardant.

A la fois complètement innocente et insolente, complètement artificielle et totalement naïve, la Cicciolina n'est pas exactement un objet de désir, elle est la forme idéale de l'abrutissement du désir, au-delà de tout blindage caractériel (ce dont rêvait W. Reich). L'ultime avatar du désir devenue députée au Parlement – fantastique! Dans ses apparitions préraphaélites à la télévision, elle semblait la seule vivante, la seule naturelle! Ayant exorcisé toute pudeur, extraverti toute impudeur, spectrale et moelleuse, elle en devenait séduisante.

C'est peut-être le bruit menstruel de l'océan ou l'influence occulte de la lune, mais chaque fois qu'elle revient dans son pays natal, elle a immédiatement ses règles.

Le départ horizontal très doux d'un train moderne, tout le contraire de la violence du décollage de l'avion. Comme s'il n'y avait plus qu'une dimension mobile à la vie, celle des rails et des champs couverts de givre.

Allégorie : une jupe noire, un slip de satin bleu, un chemisier transparent et la taille fine. La chevelure est échevelée, ou bien un chignon stendhalien qui peut se dénouer instantanément, par une seule agrafe. L'ensemble doit avoir un charme créole et garder la ligne nostalgique d'un corps vierge.

#### Fractal Banal Fatal Viral

Curieusement tous les adjectifs concepts qui circonscrivent les phénomènes extrêmes contemporains ont un pluriel anémique : fatals, fractals, banals, virals. Les vieilles valeurs ont un pluriel traditionnel : égaux, moraux, finaux, globaux.

Pivot et Lévi-Strauss arrivent en tête, ex-aequo, du hit-parade intellectuel. Incompréhensible au premier abord. Pourtant ils sont homologues d'une certaine façon. Pivot est le shaman d'une culture de l'audiovisuel qui s'alimente d'une culture de l'écrit. Lévi-Strauss est le shaman d'une culture de l'écriture qui s'alimente des sociétés sans écriture.

Hégémonie du commentaire, de la glose, de la citation, de la référence. Mais supériorité absolue de l'ellipse, du fragment, du trait, de l'énigme, de l'aphorisme. Ce que j'en dis là est déjà trop. C'est déjà de la glose. Il faut extirper tous les métalangages, arracher la langue à elle-même, arrêter l'hémorragie.

Détruire, dit-il, pas déconstruire. Déconstruire est une pensée faible, la glose inverse du structuralisme constructif. Rien de plus constructif que la déconstruction, qui s'épuise à repasser le monde au crible du texte, à ressasser le texte et l'exégèse, avec tellement de guillemets, d'italiques, de parenthèses et d'étymologie qu'il n'y a littéralement plus de texte. Il n'y a plus que les débris d'une organisation forcée du sens, d'une littéralité forcée du langage. Décons-

truire est aussi interminable qu'une psychanalyse, avec laquelle d'ailleurs la pensée déconstructive se fiance admirablement. Déconstruire tient de l'homéopathie de la différence, c'est une analytique des oligo-éléments.

Descartes, de son propre aveu, pensait deux à trois minutes par jour. Le reste du temps, il montait à cheval, il vivait. Qu'est-ce que ces penseurs modernes, qui pensent quatorze heures par jour? Comme disait Barthes de la sexualité, qu'au Japon elle était dans le sexe et nulle part ailleurs, tandis qu'aux États-Unis elle était partout sauf dans le sexe, ainsi peut-on dire des idées : chez Descartes elles sont dans la pensée et nulle part ailleurs, dans le monde moderne elles sont partout sauf dans la pensée.

Les mêmes qui vous disaient naguère : vous avez le droit d'aimer, vous disent aujourd'hui : vous avez le droit de ne pas être aimé. Ne vous sentez pas coupable si on ne vous aime pas. Évangélisme misérable en relation avec le taux de désaffection générale, qu'il faut bien sanctionner par un droit à la pénurie. Ou, bien au contraire, nous

sommes face à un tel déferlement d'amour qu'il vaut mieux se préserver à tout prix.

La fin des utopies serait celle des utopies masculines, laissant place désormais aux utopies féminines. Mais y a-t-il des utopies féminines? C'est l'homme, naïf, qui secrète des utopies, l'une d'elles étant justement la femme. Celle-ci, étant une utopie vivante, n'a pas besoin d'en produire. De même elle n'a que peu de raisons d'être fétichiste, étant elle-même le fétiche idéal.

Tout être jugé inférieur par un autre lui devient automatiquement supérieur. C'est ce qu'il advient des relations de l'homme et de la femme : la femme supposée inférieure devient automatiquement supérieure. L'inverse n'est pas vrai : quand la femme voit dans l'homme un être supérieur, elle ne lui devient pas inférieure, au contraire, elle est simplement en position de séduction. Et si l'homme voit dans la femme un être supérieur, il ne lui devient pas non plus inférieur : il est seulement en position d'admiration.

La femme avertie s'en défend en disant que cette prétendue supériorité de la femme est un phantasme mas-

culin – mais la prétendue infériorité de la femme étant du même ordre, n’y aurait-il que des phantasmes masculins? A ce point, la femme risque de céder à la tentation de se croire vraiment supérieure à l’homme (ce qui est différent que de l’être), et elle devient alors immédiatement inférieure à sa propre féminité, c’est-à-dire égale à l’homme en effet, lorsqu’il devient, comme aujourd’hui, inférieur à sa propre essence masculine.

Le problème actuel de la classe politique, c’est qu’il ne s’agit plus de gouverner, mais d’entretenir l’hallucination du pouvoir, ce qui exige des talents très particuliers. Produire le pouvoir comme illusion, c’est comme de jongler avec des capitaux flottants, c’est comme de danser devant un miroir.

Et s’il n’y a plus de pouvoir, c’est que toute la société est passée du côté de la servitude volontaire. Cette mystérieuse figure, sur laquelle on s’est interrogé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, n’est plus un mystère désormais, puisqu’elle est devenue la règle générale. Mais d’une façon étrange : non plus comme volonté d’être serf, mais comme chacun devenu serf de sa propre volonté. Sommé de vouloir, de pouvoir, de savoir, d’agir, de réussir, chacun s’est plié à tout cela, et la visée du politique a parfaitement réussi : chacun de nous est devenu un système asservi, auto-asservi, ayant

investi toute sa liberté dans la volonté folle de tirer le maximum de lui-même.

Mais alors, le pouvoir n'a plus sens, puisqu'il n'y a plus besoin de lui pour perpétuer cette forme mystérieuse qu'est la servitude volontaire. A partir du moment où le pouvoir n'est plus l'hypostase, la transfiguration de la servitude et que celle-ci est parfaitement diffuse dans la société, alors il n'a plus qu'à crever comme une fonction inutile.

La folie horizontale, la nôtre, celle de la confusion génétique, du brouillage des codes et des réseaux, des anomalies biologiques et moléculaires, de l'autisme – opposée à la folie « verticale » de jadis, la folie psychique, la folie transcendante du schizophrène, celle de l'aliénation, de la transparence inexorable de l'altérité. Aujourd'hui, ce sont plutôt les variantes monstrueuses de l'identité, celle de l'isophrène, sans ombre, sans transcendance, sans autre, sans image, celle de l'autiste, qui a comme dévoré son double et absorbé son frère jumeau (inversement, la gémellité est une sorte d'autisme à deux). Folie identitaire, ipsomaniaque, isophrénique. Nos monstres sont tous des autistes maniaques. Sortis d'une combinaison chimérique (fût-elle génétique), privés d'altérité sexuelle et héréditaire, frappés de stérilité héréditaire, ils n'ont pour destin que de se refaire une altérité

en éliminant tous les Autres (Frankenstein – mais c'est aussi le problème du racisme). Les computers aussi sont des machines autistes et célibataires – ce dont ils souffrent et se vengent, c'est d'une tautologie féroce de leur propre langage.

Partout c'est la folie horizontale opposée à la folie verticale.

Les Jumeaux sont d'avant la séparation de l'être et de son double, de l'être et de son ombre. Dans *Dead Ringers*, la femme dévore en rêve le cordon ombilical entre les deux frères jumeaux, pour arracher le même au même. Mais nul ne peut être séparé de son double sans en mourir. Narcisse lui-même préfère la mort à la séparation de son image. Tout ça, la gémellité, l'inceste, dans une certaine mesure l'homosexualité et le narcissisme, est plus profond, plus puissant que la sexualité, et ne trouve d'issue virtuelle que dans la mort.

Au principe de séparation, d'incompréhensibilité éternelle de Ségalen, il faut ajouter celui de l'inséparabilité éternelle de la physique des particules. Il faut concevoir

jusqu'au bout cette simultanéité des deux principes opposés.  
Plus séparé et plus inséparable que moi, tu meurs.

S'occuper de soi, c'est l'illusion comique de notre temps.  
S'occuper des autres, c'en est l'illusion tragique.

Il y a celles qui simulent l'orgasme, et ceux qui se donnent l'apparence d'avoir des idées. Inversement puisqu'il se trouve des femmes qui connaissent l'orgasme sans s'en apercevoir, il doit bien y avoir des esprits que de temps en temps une idée traverse sans qu'ils s'en rendent compte.

Addicte des sources phréatiques de l'existence  
Penchée comme Narcisse sur la source analgésique de  
son malheur

Libre, libre et envoûtée par les formes  
Nulle, nulle et consciente d'être nulle  
Aussi objective et insignifiante qu'une forme cristalline  
ou un papillon

Jamais de ciel sans nuages  
Jamais de télé sans images  
Jamais d'ascenseur sans étages  
Jamais de rêve sans ascenseur  
Jamais rien sans rien

Le voyage, comme l'existence, est un art non figuratif.

Le voyage est dans la tête. C'est l'allégeance à un rituel compliqué de l'espace, et à une simplification radicale de l'existence. C'est l'alunissage au point excentrique de tout repos.

Le voyage est une anamorphose.

De l'anamorphose naissent le plus souvent des allégories : la Sagesse, la Détresse, la Vertu, l'Impudeur, la Science, la Déréliction – toutes féminines. De l'anamorphose du voyage naissent d'autres allégories : l'Amérique, l'Europe, l'Afrique, l'Australie, la Patagonie – figures allégoriques et féminines de la Terre.

J'entre dans la pièce et je referme la porte si doucement qu'elle ne s'en rend pas compte (ni la porte ni la femme qui est dans la pièce). J'ai l'impression d'être témoin de ma propre absence. Je quitte la pièce sans faire de bruit.

Dans la vision mystique, l'illumination du moindre détail vient de l'intuition divine qui l'éclaire, du pressentiment d'une transcendance qui l'habite. Pour nous au contraire, l'exactitude stupéfiante du monde vient du pressentiment d'une essence qui le fuit, d'une vérité qui ne l'habite plus, vient d'une perception minutieuse du simulacre, et plus précisément du simulacre médiatique et industriel (Duchamp-Warhol et son hypostase sérielle de l'image, de la forme pure et vide de l'image, son icônerie extatique et insignifiante).

Ce n'est pas drôle d'être le piège, on aimerait parfois être la proie, celle qu'on prend pour l'ombre. On aimerait être l'effet, celui qu'on prend pour la cause. Métaleptique : cette sorte de métonymie qui substitue la cause à l'effet et l'effet à la cause. I am metaleptic. Théorie captieuse, réalité captive.

On découvrira un jour le gène de la révolte. Et peut-être même le gène de la révolte contre la manipulation génétique. Est-ce que cela change quelque chose à cette révolte elle-même?

Il y a des traits d'esprit politiques : Khomeyni faisant garder en otage Rushdie par les Occidentaux eux-mêmes. Des traits d'esprit naturels : les catastrophes sont souvent insolites et spirituelles dans leurs conséquences. Des traits d'esprit techniques : la cassette d'information sur le Sida contenant un virus électronique. Des traits d'esprit accidentels : le camion de 35 tonnes de yaourts venant s'écraser sur une usine de produits laitiers. Il y a le Witz linguistique, le Witz événementiel, l'humour noir involontaire : l'intervention de Médecins sans Frontières devant Beyrouth, provoquant quelques dizaines de morts de plus.

A mesure qu'on s'éloigne d'une catastrophe, on se rapproche de la suivante. C'est comme le tourisme selon Segalen : plus on s'éloigne d'un point sur une sphère, plus

on commence à s'en rapprocher. On ne peut combattre cette sphéricité que par l'excentricité et l'indifférence : Raymond Roussel faisant voile jusqu'aux Indes, et demi-tour après un bref regard sur la côte, sans y débarquer. Mais ce qui était original alors ne l'est plus aujourd'hui. Tout le monde est excentrique aujourd'hui, tout le monde est indifférent. Même les Japonais sont indifférents au monde qu'ils photographient. Ils ne prétendent en saisir que l'image, non l'intimité, ce qui est une façon de la respecter.

En rêve auprès d'une femme. Faire l'amour est impossible, il y a d'autres personnes. Jusqu'à ce que je prenne conscience, du fond du rêve, que je suis étendu près de cette femme, dans le même lit, et qu'il suffit de se réveiller pour accomplir le désir du rêve. Soit l'inverse du schéma analytique : c'est le désir refoulé du rêve qui s'accomplit dans la vie.

N. a réussi à aller mal tout au long de sa vie sans s'en rendre compte. Les apparences n'étaient donc que les apparences, une collection de signes extérieurs de richesse,

de signes extérieurs de vie. Performance analogue à celle de l'Obsédé (John Fowles), qui ne s'aperçoit pas que la femme qu'il tient enfermée est en train de mourir. Tout comme F. séquestre cette femme en la sommant de l'aimer, N., ayant séquestré en lui la vie, l'a sommée d'avoir l'air de vivre.

Chaque énonciation veut être dénoncée. La dénonciation suit l'énonciation comme son ombre.

L'allergie à des choses bien plus impalpables que la poussière.

Disque compact laser. Il ne s'use pas, même si l'on s'en sert. C'est terrifiant. C'est comme si vous ne vous en étiez jamais servi. C'est donc comme si vous n'existiez pas. Si les objets ne vieillissent plus, c'est que c'est vous qui êtes mort.

La technologie musicale à son point de perfection

devient une chambre noire, la jouissance musicale devient jouissance posthume.

Plus tard sans doute on réintroduira des bruits parallèles, des virus, pour donner l'illusion de la vie et de l'usure.

Elle vivait à l'ombre de ses cheveux. Ceux-ci retombant largement sur le devant, elle était invisible de profil. La tête inclinée, comme une nonne sous son heaume, il lui suffisait de brancher son walkman pour être parfaitement isolée du monde. De toute façon, elle ne communique avec le monde que par cartes postales, écrites en avion, des villes qu'elle survole.

Le monde est devenu un séminaire. Tout passe par cette forme académique et fastidieuse. Certaines existences ne sont plus que des séminaires perpétuels, en attendant la concession d'une tombe fraîche à l'ombre de la Culture. Le Jugement Dernier transformé en Symposium géant, avec prise en charge des frais de voyage et d'hébergement.

Ce n'est plus l'infrastructure qui trinque (le prolétariat), ce sont les couches supérieures de l'atmosphère (la couche d'ozone). La noosphère elle aussi est durement touchée. Plus vite que la couche d'ozone se déchire le voile protecteur de la pensée, cette substance raréfiée qui nous protège d'un côté de l'irradiation meurtrière du soleil, et de l'autre de l'effet de serre dû à l'accumulation de la bêtise – véritable nappe de gaz carbonique contre laquelle il n'existe même pas de fonction chlorophyllienne. Les cerveaux s'oxydent, ils ne s'oxygènent plus. De grands trous apparaissent déjà au-dessus de l'Europe, par où l'intelligence s'échappe dans le vide, en attendant la dépressurisation totale de notre espace symbolique.

Ce qui se détruit plus vite que la couche d'ozone, c'est la couche subtile d'ironie qui nous protège des radiations de la bêtise. Mais on peut dire inversement que disparaît la pellicule subtile de bêtise qui nous protège des radiations meurtrières de l'intelligence. Notre sécrétion d'information est telle qu'elle pollue les couches supérieures de l'atmosphère mentale de ses détritits indégradables, détruisant peu à peu l'espèce de ceinture de Bellow qui nous protège (à l'image de la dispersion totale des molécules dans l'espace) de la dispersion totale du secret dans l'intelligence artificielle.

Tous les signes de libération du siècle dernier vont finir par s'éteindre un à un, plus vite encore qu'ils n'ont surgi. Le désir, le corps, le sexe, n'auront été que des utopies comme les autres, Progrès, Lumières, Révolution, bonheur. Déjà on évite le soleil par crainte du cancer (est-ce en vue de la résurrection des corps?), on renonce à la jouissance sexuelle au nom du risque, on s'exprime publiquement de moins en moins, on arrête de fumer, de boire, de baiser. La Nouvelle Écologie Politique est en marche. Veillez à votre équation personnelle! Éclatez-vous le moins possible en pensant à la survie de l'espèce! Mais confiance! Un jour la couche protectrice sera remplacée par celle de tous les déchets que nous dispersons dans l'espace. Juste retour des choses : nous serons un jour sauvés par la pollution, comme nous le sommes aujourd'hui politiquement par la servitude.

Plutôt une allégorie qu'une utopie, plutôt une allusion qu'une illusion, le désir fut pour toute une génération comme un astre de référence. Il n'est plus aujourd'hui qu'un satellite d'observation.

On se demande si la fonction d'écrire aujourd'hui n'est pas de faire la preuve que tout, même le plus inacceptable, est recevable par cette société en fonction de son état de faiblesse. La diffusion sans coup férir de l'article sur l'ayatollah par exemple : preuve éclatante de la misère politique et intellectuelle qu'il décrit. Pas moyen d'être le Rushdie de l'Occident. C'est qu'il n'y a personne en face, pas d'ayatollah en face. Donc pas de possibilité de dire le mal, de réveiller l'aversion, à défaut de subversion, pas de réaction vivante. C'est le signe d'un très grand mépris de cette culture pour elle-même. Est-ce qu'une manipulation secrète a déjà réussi à effacer tous les gènes de négativité, tous les réflexes de violence, tous les signes d'orgueil?

Si j'ai compris la distinction que tu fais depuis dix ans (vingt ans?) entre la séduction (paysage italien, théâtre, sens, etc.) et la fascination (highway américain, désert, inculture, vide, média), je pense qu'en décrivant aussi bien les lieux de la fascination, où le sens est censé implorer en beauté, tu prêtes de la beauté à ce vide, et tu donnes du sens à ce qui ne devrait pas en avoir. Il n'y a d'ailleurs aucune contradiction à la chose, car il est clair que la tentative littéraire par laquelle on donne malgré soi du sens aux œuvres d'art (par laquelle on s'évertue à montrer qu'elles

échappent à toute interprétation) n'est autre que la critique d'art.

Tu serais donc un critique d'art qui ne s'intéresse pas à l'art, mais qui prend le réel (l'hyperréel, l'autoroute, la télé, etc.) pour une œuvre d'art, avec tout ce que ça implique d'attention sensible, spectatrice, charnelle, visuelle aux détails les plus « vécus », par lesquels tu étoffes tes considérations finalement métaphysiques. D'où ton succès auprès des plasticiens qui, à leur tour, ont la bêtise de prendre tes métaphores au pied de la lettre, et n'ont pas compris qu'à prendre la simulation comme modèle, ils n'y sont déjà plus.

Les nouveaux romanciers se contentent de transposer la nullité du monde dans la blancheur de l'écriture. Avec en filigrane le clin d'œil vulgaire de la post-modernité (on n'est pas dupes). En ce sens ils ne représentent plus une littérature de la nullité (ce que fut l'écriture blanche expérimentale de jadis) mais la nullité de la littérature. La même mésaventure est arrivée à la peinture : le Bad Painting est *vraiment* une mauvaise peinture – et à la philosophie : le pensiero debole est une pensée *vraiment* débile.

Est-ce qu'on pourrait transposer sur les phénomènes sociaux les jeux de langage : anagramme, palindrome, acrostiche, contrepét, rime, strophe et catastrophe? Pas seulement les grandes figures de la métaphore et de la métonymie, mais les jeux instantanés, puérils et formels, les tropes hétéroclites qui font les délices d'une imagination vulgaire?

Y a-t-il des contrepèteries sociales, une histoire anagrammatique (où le sens de l'histoire est dispersé aux quatre vents, comme le nom de Dieu dans l'anagramme), des formes rimées, ou en rimes inversées, de l'action politique, des événements qui se lisent dans les deux sens, etc.?

Contre la simulation d'une histoire linéaire « in progress », privilégier tout ce qui relève de la non-linéarité, de la forme du Witz ou de l'anagramme, de la réversibilité qui est celle du palindrome dans le langage. Tout ce qui relève non d'un déroulement ou d'une évolution, mais d'un enroulement et d'une réversion, dans l'un ou l'autre sens du temps.

Peut-être n'y a-t-il jamais eu de déroulement linéaire de l'Histoire? Peut-être n'y a-t-il jamais eu de déroulement linéaire du langage? Tout se passe en boucles, en tropes, en inversion de sens (sauf dans les langages numériques, qui pour cette raison n'en sont plus). Tout se passe en catastrophe, en effets qui court-circuitent les causes (métaleptiques), en

Witz événementiel, en événements pervers (sauf dans une histoire rectifiée, qui pour cette raison n'en est plus une).

Préférer ces événements-là, ces retours de flamme, ces courbures malignes, ces catastrophes légères qui désespèrent un empire bien mieux que de grands mouvements sociaux.

L'excès d'information, de téléfax, d'interface, c'est l'infarctus. Après l'infarctus, c'est l'artefact et la prothèse. Après l'artefact, c'est le lapsus et le collapse.

L. attendant l'accident providentiel qui lui donnera un cœur nouveau et la possibilité de survivre. On en est tous là, comme lui, faibles et sous transfusion, libres et sous perfusion, dynamiques sous anesthésie, cobayes par transplantation, victimes de notre énergie résiduelle, suspendus à l'ironie cruelle du destin qui fait tomber en panne les clignotants de secours.

Tragi-comique involontaire de ces histoires de transplantations, de mutations, d'hybridations. Un cœur de femme qui ne permet que de monter quatre étages. Un cœur d'homosexuel sur un handicapé albinos. Les organes de l'assassin prélevés pour sauver sa victime (Pennac). Plus tard, tout cela pourrait devenir un jeu de société, avec des clubs échangistes d'organes.

Elle, c'est un bloc de fragilité, elle peut résister à tout. Mais il ne faut pas toucher à une seule parcelle de cette fragilité, sinon tout s'effondre. Moi, je suis un bloc de solidité, mais c'est la même chose : si on touche une seule partie de ce système, tout s'écroule. Car chaque partie est instable, seul l'ensemble tient par miracle.

Le livre noir de la sécurité : 98 personnes meurent piégées par les grilles de protection du stade de Sheffield. De la solidarité : l'arrivée des bateaux de secours devant Beyrouth provoque plus de morts que les quelques vivants qu'on a sauvés des ruines.

Il n'y a aucune chance de voir la planète entière couverte de nuages, ou au contraire complètement dégagée. Ceci est météorologiquement impossible.

Il n'y a aucune chance qu'une vie n'ait que des fins heureuses, ou malheureuses. Ceci est philosophiquement impossible.

La mise à nu du Capital par la Spéculation même, comme celle de la mariée par les célibataires. Que devient le Capital, une fois levé le voile du Profit? Que devient le Travail, une fois levé le voile du Capital?

Contrairement au slogan historique qui dit que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », il faut admettre que la mise à mort du Capital sera l'œuvre du Capital lui-même (ou ne sera pas).

Beaucoup de Soviétiques actuels ne se souviennent plus guère de Staline. Les Occidentaux, eux, gardent fidèlement enveloppée dans la haine idéologique la mémoire de ce tyran. Aujourd'hui, c'est nous qui congelons la mémoire, alors que jusqu'ici c'était plutôt les Soviétiques qui congelaient l'histoire. Nous veillons sur le patrimoine glacial de ces années-là parce que toutes nos valeurs occidentales sont indexées sur lui.

Seul espoir de salut écologique : le froid. Nouvelle glaciation : le rêve. L'espèce retrouve le sens de l'humanité dans les étendues glaciales, les déserts, dans les conditions inhumaines – seule alternative à la climatisation domestique de la planète.

Précipiter dans le réel les artifices du rêve, télescoper les fonctions contradictoires, opérer des condensations de mots, d'objets, de concepts, l'humour objectif, le hasard objectif – tout ça c'est surréaliste. L'Amérique n'est pas du tout surréaliste. C'est un univers de simulation, c'est-à-dire sans artifice, même pas ceux du rêve. Des processus du rêve, il ne retient que la figurabilité (*Veranschaulichung*). Mais il le pousse à la limite : rien ne s'imagine plus, puisque tout se matérialise, tout se visualise – la transcendance est devenue une tour de contrôle. Voilà pourquoi, quoique dénué de métaphore, l'univers américain est quand même devenu un univers de rêve.

Les palmiers graciles, sur fond blanc, de Security Pacific, les billboards, les murs peints, Venice, les immeubles miroirs, tout cela témoigne de l'intelligence de cette ville, qui n'a cessé de se refléter elle-même malgré sa croissance fulgurante (ce qui n'est pas vrai de mégalo-poles sud-américaines).

Ici, à L.A., à sept heures du matin, toute la ville est active. La lumière est totale, et les gens totalement actifs.

Il y a quelque chose d'aussi magique dans cette excitation matinale que dans la frénésie nocturne. Même suburbanisés, les gens ont gardé un rythme pionnier, ou animal : ils mangent tôt, se couchent tôt, se lèvent tôt. Il est vrai que les heures matinales sont les plus belles. Après, c'est le smog, l'humeur vitreuse de l'après-midi. Et de nouveau vers le soir, la lumière légère, les ombres violettes des buildings.

Marylin's grave. Un caisson dans un mur. Vague déception. Pourquoi pas une vraie tombe? Un building mauve lui sert de stèle, dominant le cimetière de Westwood. Avant, c'était une banque qui surplombait les tombes, et qui s'appelait « Perpetual Savings ».

La montre perdue dans le désert, envolée avec la boîte de bière. Trop tard pour revenir la chercher. Heureusement à ce moment-là le temps ne comptait plus.

Las Vegas et Salt Lake City. Les deux sont aussi kitsch. Le Capitole de Salt Lake C. est aussi hollywoodien que le Ceasar's Palace. S'il n'y a pas eu de Jonathan Smith pour mener son peuple à Las Vegas, il y a eu un banquier, ou un mafioso de même acabit, pour dire : « C'est là. » Que ce soit les puritains pharaoniques, peuple des dômes et des temples, ou les flambeurs du jeu, peuple du porno-show et des lumières stridentes, même impression de peuple élu ou de peuple maudit, due peut-être au site et à la lumière désertique. Chacune occupe visiblement un pôle prédestiné. La translucidité du Christ et de la religion est à Salt Lake ce que le rituel spectral du jeu et de l'argent est à Las Vegas. La compulsion biblique, évangélique, généalogique, opérationnelle des Mormons est à la foi ce que la folie calculatrice et superstitieuse des addicts de Las Vegas est à l'argent. Le messianisme et l'apostolat atteignent leur perfection à Salt Lake C., l'hérésie et l'apostasie atteignent leur sommet à Las Vegas.

Le malheur avec la Californie, c'est que toute activité volontaire y est dérisoire. Les relations intellectuelles et sociales y sont mystérieusement vidées de leur contenu. L'analyse marxiste y est aussi déplacée que la Grande Ourse dans l'hémisphère sud. En fait, derrière la facilité, c'est un

univers chevaleresque, qui n'a d'yeux que pour ses stars, et un univers courtois, voué à la séduction des affaires et au flirt avec les images.

Le plus dur est que, dans cet univers idéalisé, il est hors de question de s'ennuyer. La nécessité de sauver cette réputation paradisiaque (beaucoup plus que le bonheur lui-même) redouble évidemment la difficulté de vivre. La responsabilité collective est inouïe. Tous ceux qui arrivent s'y conforment immédiatement, la solidarité est totale. Les Californiens sont voués à une tâche publicitaire aussi ascétique que celle des Mormons, dont ils partagent l'espace géographique et mental. Ils sont une immense secte dévouée à faire la preuve du bonheur, comme d'autres se sont voués à la plus grande gloire de Dieu.

La cruauté mentale, l'atrocité consensuelle, voilà ce qui louche ici, en Amérique, derrière la merveilleuse douceur des petits écureuils, qu'une gentille écologiste ne me pardonnait pas d'avoir mise en doute. Les gens te font savoir que tu es libre de tout, sauf de ne pas être des leurs. La rétorsion est immédiate. Entre autres choses, ceci rapproche l'Amérique d'une société primitive : anathème et consensus. Le verdict n'a pas besoin de s'exprimer. Il est comme une bombe puritaine à retardement, comme un virus implanté

dans le logiciel de chaque cerveau. Ou bien est-ce dû à l'hérédité des sectes, toujours plus ou moins intégristes et sacrificielles? Le souci des rituels protecteurs touche ici à l'obsession et à la phobie. La police se fait spontanément dans les cellules du corps, par une hygiène et une gymnastique collective incessante. De ce point de vue, l'absence de police visible est peut-être plus inquiétante que sa présence odieuse dans les rues de Paris.

Une des attractions d'un parc américain : vous entrez dans un labyrinthe, où vous êtes perdus, désemparés, impossible d'en sortir. Ça dure une ou deux heures, selon le ticket que vous avez pris à l'entrée, au terme de quoi un hélicoptère vient vous délivrer.

A Disneyworld, en Floride, on construit une maquette géante d'Hollywood, avec les boulevards, les studios, etc. Une spirale de plus dans le simulacre. Un jour, ils reconstruiront Disneyland à Disneyworld.

La stupidité de l'excès de moyens sur les fins. La disproportion de trois bulldozers appliqués à la tâche normale de deux ouvriers manuels n'a d'équivalent que la débauche de références, de bibliographie et de fiches nécessaires, comme la gymnastique prénatale, à l'accouchement sans douleur d'une pauvre petite vérité objective.

Au-delà de Las Vegas. Disparaître là, au fond d'un motel, dans une vague station de jeu du Nevada. Combien de temps faudrait-il pour que quelqu'un s'émeuve, s'énerve, pour qu'on me retrouve... le rêve. La tentation de n'exister pour personne, de démontrer qu'on n'existe pour personne. C'est le complexe de l'otage, dont tout le monde se désintéresse très vite. Phantasme puéril : vérifier qu'on vous aime, ce qu'il ne faut jamais faire. Personne ne résiste à cette épreuve.

You cannot have your cake and eat it too  
You cannot eat your wife and fuck her too  
You cannot fuck your life and save it too

Où que ce soit, même en Californie, rien n'est plus démoralisant que d'être là et pas ailleurs. Un des plaisirs du voyage est de plonger là où les autres sont assignés à résidence et d'en ressortir intact, plein de la joie maligne de les abandonner à leur sort. Même leur bonheur local semble réglé sur une résignation secrète. Il n'égale en tout cas jamais la liberté d'en partir. C'est là où on sent qu'il ne suffit pas d'être en vie, il faut encore traverser la vie. Une ville, il ne suffit pas de l'avoir vue, il faut l'avoir traversée. Une idée, il ne suffit pas de l'avoir pensée, il faut être allé au-delà. C'est la seule chance de traverser la mort aussi, sans qu'elle soit définitive.

Les yuppies sont des cerveaux isocèles dont la pensée tombe perpendiculairement à la verticale des buildings ou plane horizontalement à la surface des programmes. Différents pourtant des triangles rectangles, ils ne connaissent pas la douceur de l'hypoténuse.

Des Américains on pourrait dire que, tout en possédant l'espace, ils ne connaissent pas le sentiment de la distance.

Au Texas, l'exécution capitale se fait par injection mortelle. Celle-ci se fait à travers un mur, et par deux seringues à la fois, pour qu'on ne sache pas laquelle est mortelle. Personne ne prend tant de précautions pour se donner la mort.

Il faut être un parfait danseur pour danser l'immobilité, tels ces breakdancers solitaires sur les trottoirs de Venice, de New York, de Lisbonne. Leur corps ne bouge qu'à de longs intervalles, comme une aiguille qui s'arrêterait une minute sur chaque seconde, une heure sur chaque pose. C'est l'arrêt sur geste, comme ailleurs l'arrêt sur texte (le fragment, qui fixe l'écriture), ou au cinéma l'arrêt sur image, qui fixe le mouvement de la ville entière. Cette immobilité n'est pas une inertie, c'est un paroxysme qui résume le mouvement en son contraire. C'était déjà la dialectique de l'Opéra chinois ou des chorégraphies animales – un art de la stupeur, de la lenteur et de l'envoûtement. C'est aussi celui de la photo, où la pose irréaliste l'emporte sur le mouvement réel et le fondu-enchaîné, et qui fait qu'aujourd'hui la photo est devenue un stade plus intense, plus avancé de l'image que le cinéma.

Un nouvel art du body-building : grossir jusqu'à deux cent cinquante livres, devenir une masse obèse, informe, puis modeler cette masse par la sculpturation interne, en musclant telle ou telle zone, en dégageant une forme de la graisse par une gymnastique appropriée.

Un répondeur automatique qui permet d'entendre ce qui se passe dans votre appartement.

Un stéthoscope branché sur un vidéoscope, qui permet d'entendre les bruits de votre corps en même temps que la télé.

Un palpeur cathodique qui permet de regarder la télévision pendant votre sommeil.

Des ongles fluorescents dans le noir pour pouvoir lire à la lumière de vos ongles.

Une lumière noire qui projette des ombres blanches.

Un alternateur de gravité pour pouvoir sauter par-dessus votre ombre.

Les milliers de vitrines qui sont la flore intestinale de la ville.

Tout au long de la nuit, elle ouvre la fenêtre, se verse à boire, branche la climatisation. C'est une agitation perpétuelle. Elle dit qu'elle entend une femme pleurer dans la chambre, une femme structurale, dit-elle, une forme structurale en pleurs. Il y a des sommeils qui correspondent à des scènes de ménage silencieuses. Le matin, par la simple façon de dormir, ils étaient devenus complètement étrangers l'un à l'autre.

Difficile de poser sur les autres un regard aussi caressant, aussi vide d'expression, tout en leur faisant une telle offense charnelle. Difficile de parler avec cette ingénuité, à la lumière de la distraction sensuelle de ces jambes nues sous la minijupe noire, et qu'on pourrait caresser facilement sans l'émouvoir. Pourtant la beauté de ses traits défie tout sentiment de jalousie et de concupiscence. A ce stade, la différence sexuelle défie l'imagination, la beauté est comme un signe astrologique.

L'intelligence des choses doit être celle de l'intelligence avec l'ennemi, c'est-à-dire d'une complicité secrète et contre-nature.

De l'éblouissement de la séduction à l'ensevelissement conjugal, tout est dans la modalité plus ou moins subtile de l'anéantissement sexuel.

Qualité réflexe du gaucher. Réfraction totale en temps réel, un quart de seconde plus vite que les autres. Conceptualiser plus vite que son ombre : c'est le temps gagné sur le langage, le moment d'anticipation : laps de temps réflexe, automatique, ultra-rapide, qui est celui de la pensée. La pensée, comme le rire, est automatique.

Dans *Le Monde*, les publications de thèses ressemblent absolument aux publications de décès, qu'elles jouxtent sur la même page. L'objet de la thèse, en italiques, joue le rôle du défunt, le nom de l'Université celui de l'église où auront lieu les obsèques, et le titre futur de docteur celui de pierre tombale.

A défaut d'agression, c'est le corps qui produit des bruits parasites, c'est l'oreille qui secrète une rumeur acouphénoménale. Auto-immune. Il faut, soit contrecarrer cette agression par un acouphénomène extérieur (le bruit de la mer?), soit désimmuniser, détruire les anticorps en injectant en quelque sorte un Sida artificiel.

Auparavant, les maux du corps se sublimaient dans les passions de l'âme, aujourd'hui la désublimation des passions se fait par les virus du corps.

Après l'oralité et l'analité, la nasalité.

Le saignement de nez menstruel instantané comme pressentiment funeste du bonheur.

La fièvre pourpre du rhume comme somatisation de l'amour perdu.

N'importe quel viscère secrète des idées. Le cerveau aussi est un viscère, et les idées en sont la production viscérale – moisissure cervicale du cortex. La flore intestinale, le foie, le cœur, l'activité microbienne du corps produisent des idées,

tout comme ils peuplent et rythment les rêves. Cette émanation « viscérale » de l'esprit nous épargne l'élévation cléricale des idées à la puissance philosophique, nous délivre de l'infantilisation de la pensée par le retour perpétuel au stade du miroir. La pensée se balade comme le bol alimentaire dans le dédale de l'intestin grêle, avec la certitude, hélas! de trouver la sortie sous forme d'excrément.

Chaque intervention d'une machine sur le corps est un électrochoc. Dans le détecteur de mensonge, le corps devient complice technique de la machine. L'aveu est obtenu par trahison automatique du corps en circuit intégré. L'esprit n'y est pour rien. C'est comme dans les tests ou la torture : le corps réfléchit la machine, il la réfracte mécaniquement, l'esprit ne peut que voir le corps se convulser sous l'électrochoc.

On a dit que la probabilité de voir un singe taper Hamlet sur une machine à écrire est infinitésimale. Mais elle n'est pas seulement faible, elle est nulle, et pire que nulle, car s'il y avait une seule chance que le singe réussisse,

ça signifierait qu'Hamlet n'est qu'une probabilité parmi des milliards, ce qui est stupide. C'est le rêve des débiles statistiques qu'à force d'épuiser les probabilités on finisse par produire Hamlet. Mais c'est impensable : Hamlet n'est pas du champ de la probabilité, il est à la fois radicalement improbable, et de la plus haute nécessité. Probabilité infime, nécessité maximale. De même, la probabilité pour que le monde soit ce qu'il est et non seulement infime, elle est nulle, elle n'est même pas nulle, elle n'a pas de sens. Le monde est ce qu'il est, un point c'est tout. Et tel qu'il est, il est de la plus haute nécessité. La probabilité qu'il puisse être autre, ou qu'Hamlet ait pu ne pas exister, c'est la seule chance laissée aux médiocres de le réinventer sur leurs ordinateurs. En fait, c'est celle des singes (je n'ai rien contre les singes, c'est une métaphore).

Chaque catastrophe fait crever l'abcès de la responsabilité collective. Nos systèmes sécrètent une telle charge de responsabilité flottante qu'elle se condense de temps en temps comme l'électricité statique dans la foudre, l'étincelle étant fournie par l'accident ou la catastrophe. A toutes les couches qui nous surplombent (ozone, gaz carbonique, etc.), il faut ajouter cet amas de responsabilité, cette nuée radioactive qui guette la moindre occasion pour crever.

En fait, toute cette culpabilité n'est que l'onde concentrique de l'effet de jouissance que suscite *naturellement* en nous la catastrophe. Quelle libération ce serait pour l'esprit humain de reconnaître cette jouissance comme naturelle, et les catastrophes elles-mêmes comme naturelles, c'est-à-dire spontanées, sans artifice ni volonté de personne (surtout pas Dieu bien sûr!). Mais tel est l'esprit humain : il lui faut toujours une imputation mentale ou une imputation causale, étant lui-même artificiel. Les catastrophes ne lui apparaissent jamais comme merveilleusement naturelles, dans leur simplicité fatale. Il veut être cause de tous les malheurs, et s'abîme dans cette superstition héroïque.

Contrairement à cette superstition qui consiste, sous le couvert des droits de l'homme, à étendre ses responsabilités à l'infini, nous désirons vivement qu'il nous arrive des choses dont nous ne soyons pas responsables, et auxquelles nous n'avons pas droit. La catastrophe est de cet ordre. C'est pourquoi elle pourrait devenir une revendication vitale et légitime – pourquoi pas un des droits de l'homme? (elle est déjà, comme on sait, un signe de libéralisation des régimes totalitaires : la réinvention de la catastrophe en URSS fait partie de la Glasnost).

Le revers isolé est contrariant, parce qu'il est de l'ordre du réel. Une succession de revers et d'accidents devient exaltante, parce qu'elle n'est plus de l'ordre du réel et de la cause objective, mais de l'enchaînement diabolique des phénomènes. C'est là, dans cette sphère ironique, dans cette sphère naturelle et chaotique, que règnent les stratégies involontaires du mal par le mal, les stratégies automatiques du pire, qui nous font tellement plus plaisir que celles, incertaines ou trop certaines, du Bien et du Bonheur.

Un autre krach nous guette, celui de la surproduction culturelle. On veut nous faire croire que sur le marché de la culture la demande excède l'offre pour longtemps encore (donc un boom assuré sur toutes les valeurs). Mais déjà nous avons affaire, dans l'économie culturelle du citoyen moyen, à un excès sensible de l'offre. La créativité déchaînée excède dès aujourd'hui la capacité d'absorption. L'individu n'a presque plus le temps de consommer ses propres produits culturels, encore moins ceux des autres. Le public fait de son mieux : il court dans les expositions, dans les festivals, mais il est à la limite de sa force de travail. Le taux d'aliénation culturelle est en train de rejoindre le taux de servitude volontaire en politique. On dit qu'il en veut plus

encore et que la culture, il n'y en a jamais trop pour tout le monde. Alors là, c'est une colossale illusion de perspective. Car, ou bien la culture est un rite ou un idiome, et dans ce cas il n'y en a jamais eu ni trop ni trop peu, ou bien elle est ce qu'elle est devenue : un marché, avec tous les effets de pénurie artificielle, de dumping et de spéculation, et ce qui se profile alors, c'est le même renversement que celui de 1929 dans la production matérielle : surproduction, priorité de l'offre sur la demande, fins des postulats « naturels » de l'économie, devenue spéculative, à l'image des échanges et des capitaux flottants, et d'une circulation exponentielle. C'est exactement ce qui guette le marché culturel et, de même qu'on a connu le jeudi noir de Wall Street, on pourrait bien connaître le dimanche noir de la culture.

Objecter qu'il n'y a pas de limites à la culture parce qu'elle opère sur des signes relève de l'idiotie sémiologique. Tout signe est aujourd'hui produit, et doit donc se reproduire le plus vite possible, y compris la culture, mais il y a une limite à cette prolifération, qui est celle de la crise (alors qu'il n'y a pas de limite à la dépense sacrificielle).

L'expansion de la production culturelle dépasse largement celle de la production matérielle, et ce qui s'ensuit est un embouteillage encore plus monstrueux dans le champ culturel que dans celui de l'économie ou du trafic automobile. Car du geste, du texte, de la couleur, du signe, chacun peut en produire spontanément et indéfiniment, par

une sorte de transit intestinal ininterrompu. Le temps de l'exégèse et du plaisir disparaît, chacun mettant en scène sa performance dans l'indifférence des autres. Et si on a réussi à conjurer la crise économique par l'ouverture des marchés culturels, qui nous délivrera de la surproduction culturelle, lorsque ce marché sera saturé à son tour? Qu'y a-t-il au-delà des biens immatériels, pour relancer la demande? Il faudra bien procéder à une saignée, à une destruction massive de ces biens pour sauver la valeur-signe, comme on détruisait le café dans les locomotives pour sauver la valeur d'échange. Déjà la plupart des biens immatériels suivent le destin des biens matériels : production forcée, publicité forcée, recyclage accéléré, obsolescence intégrée. L'art se fait éphémère, non pour traduire l'éphémérité de la vie, mais pour s'adapter à celle du marché. Il s'aligne sur le destin physique du monde dégradable. En fait, il n'y a plus de biens immatériels du tout. Après le passage de tous les biens matériels à la valeur-signe (le procès de formalisation), nous assistons maintenant à l'immersion de toute forme dans la circulation immanente de la matière pure, de la lumière pure, de l'énergie infinitésimale. Une matérialité totale, un jeu physique de particules, tel est le destin de notre culture, de nos signes culturels même plus investis de la valeur-signe, désinvestis et travestis, pur et simple travestissement matériel, jeu de différenciation de produits dégradables.

Immersion baptismale, anabaptismale.

Se refaire une naissance létale, phréatique, comme les sources.

Remplacer les fonts baptismaux par le caisson de relaxation en eau lourde, le baptême par l'immersion fœtale. Ainsi vont les sacrements : ils se simplifient, un seul les résumant tous – l'extrême-relaxation remplaçant l'extrême-onction.

Aujourd'hui les infections fleurissent en dehors des conditions objectives – hiver, pollution, misère. Tout le monde se contamine réciproquement en toute saison. C'est un fait social total : le consensus tellement recherché sur le plan des valeurs et de la morale est obtenu sans effort par la grâce des virus. Au lieu de la convivialité, la conviralité. Il se pourrait d'ailleurs que le consensus lui-même soit notre virus moderne et dévastateur, contre lequel nous produisons de moins en moins d'anticorps. Nous sommes guettés par la leucémie politique : de plus en plus de globules blancs, de négociations blanches, septicémiques, d'interfaces transparentes, chlorotiques, de surfaces sociales dévitalisées, qui ont la blancheur des muqueuses cavernicoles.

Au fur et à mesure que l'intégration grandit, nous redevenons semblables aux sociétés primitives : vulnérables comme elles au moindre germe. Le moindre bacille informatique fera bientôt autant de ravages chez nous que celui de la grippe ou de la vérole chez les Indiens du XVI<sup>e</sup> siècle. Notre mode de communication intensif est encore plus propice à la contamination que la promiscuité physique de la misère.

Sur les réseaux des computers, l'effet négatif des virus passe encore plus vite que l'effet positif de l'information. Or le virus est lui-même une information. S'il passe mieux que les autres, c'est que, biologiquement parlant, il est à la fois le médium et le message. Il réalise cette forme ultramoderne de la communication selon MacLuhan, où l'information n'est pas différente de son support médiatique.

La communication est au langage ce que la reproduction est à la sexualité.

Dans la communication, les mots et les concepts interagissent à des fins de reproduction et de circulation, sans jamais copuler. Intelligence artificielle asexuée, insexuée, équivalente de l'insémination artificielle. Maximum de reproduction, minimum de sexe.

A l'inverse, l'extase poétique du langage correspond à la phase libertine d'une sexualité sans reproduction (le langage poétique s'épuise en lui-même et ne se reproduit pas, non plus que la pensée, dont la continuité, pour cette raison, n'est jamais assurée).

La puissance que nous avons de nous identifier à l'autre en rêve, de nous substituer à lui, de lui faire tenir des discours plus subtils que les nôtres. De savoir en rêve ce que nous ne savons pas de lui dans la réalité. Comme si nous vivions instinctivement dans la tête de l'autre. Comme si l'intelligence du rêve était celle d'un metteur en scène extérieur, impersonnel (quoique complètement immergé dans le rêve), pour lequel son identité n'est pas plus significative que celle de n'importe quel autre.

Dans l'hémisphère austral, les tornades et les cyclones, tout comme l'eau dans les lavabos, tourbillonnent en sens inverse de l'hémisphère Nord. On aurait aimé qu'il en soit de même pour les phénomènes sociaux. Eh bien c'est fait. Les analystes du marketing ont montré que les flux humains

dans les supermarchés australiens se déplaçaient eux aussi en sens inverse. Les entrées et les sorties ont été recalculées dans ce sens.

Il prend l'autoroute à contresens – plusieurs morts. Quand les gendarmes arrivent pour lui faire l'alcootest, il était exsangue.

En hommage à Magritte : devant un amoncellement de détritrus en bordure de la route, l'inscription : Ceci n'est pas une décharge.

De l'institutrice bègue à l'homosexuel phtisque et au harem de vestales.

On lui aurait donné le Bon Dieu sans confection.

Il ne s'apercevait qu'il avait changé de femme qu'au changement de couleur des boutons de la robe. La femme, elle, est censée ne pas s'en apercevoir. Histoire sexiste? Oui, mais peut-être que le mâle est tellement plus indifférent encore à la femme qu'elle ne s'aperçoit même pas du changement de couleur des bretelles. Version encore plus sexiste.

Le Suaire du Christ. Sa fausseté d'aujourd'hui n'est pas plus sûre que son authenticité d'autrefois. Simplement il y avait obligation pour l'Église de le reconnaître tel pour faire la preuve de sa bonne foi. Eût-il été vrai qu'il eût fallu le reconnaître faux, l'Église ayant plus besoin aujourd'hui d'un brevet de vertu critique que de la foi de ses fidèles.

Ceci ne veut pas dire qu'il ait été faux avant. Au contraire, selon la même logique, il était vrai jusqu'à la dernière expertise, puisque c'est la croyance qui l'authentifiait. Il est faux désormais, puisque cette dernière expertise était destinée à en consacrer la fausseté. On pourrait même dire qu'il est doublement faux, puisqu'il est reconnu faux pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la vérité. En quelque sorte, il a atteint sa vérité définitive, où il importe peu qu'il soit vrai ou faux, puisqu'il entre dans le fétichisme muséal.

Blanchir la dette? Effacer la dette du Tiers Monde? Nouvelle version de la remise de peine du détenu, de la grâce présidentielle (Mitterrand). On blanchit la dette exactement comme le trafiquant de drogue blanchit l'argent. Car la dette est lourde de culpabilité morale pour les pays créanciers, dont ils se délivrent ainsi, en même temps que d'un argent pourri irrécupérable – grossesse nerveuse du système financier, et génératrice de révoltes potentielles. Ainsi, en blanchissant la dette, nous blanchissons notre conscience de Blancs, nous devenons plus blancs que Blancs.

Blanchir l'argent, blanchir l'histoire, blanchir la mémoire, en lui rendant une virginité ambiguë, blanchir les événements, blanchir même la libido, en la dédouanant impunément sur de faux objets de désir – blanchir, blanchir, blanchir tout ce qui est noir, illégal, apocryphe. Nos rituels de la lessive se mêlent ici merveilleusement à nos rituels de la transparence. L'argent entier est illégal, toute la mémoire est illégale, il faut la faire passer en fraude, il faut masquer les bénéfiques, le blanchissement est une opération merveilleuse, il peut aller, dans le cas de la mafia colombienne, jusqu'à racheter la dette, donc l'État colombien, aux banques américaines.

Ce bicentenaire qui se veut la fin de la Terreur est en fait l'apothéose du terrorisme, incarnée par l'omniprésence policière, le dirigeable espion, les tireurs d'élite. Toute une ville en état de siège, les rues bouclées, l'espace contrôlé, les réseaux vidéo de surveillance, la publicité faite à l'emprise policière. Juin et juillet furent l'apothéose de la terreur en même temps que celle du spectacle, de la panique contrôlée en même temps que du déploiement somptuaire. Le terrorisme n'était nulle part que dans le contre-terrorisme : transparence du Mal. La vision des chefs d'État assistant à cette apothéose derrière leurs vitres blindées, semblables aux détenus terroristes dans leur cage lors des procès des Brigades Rouges en Italie, n'était pas mal non plus.

Tel dont la chaîne stéréo tombe un jour en panne, et qui n'écoute plus de musique de toute sa vie.

Tel qui voit sa femme se brosser les dents le matin et qui la quitte le soir même.

Tel qui rate son avion par hasard et qui rentre chez lui définitivement.

Pourquoi remplacer cette chaîne? Pourquoi revoir cette femme? Pourquoi partir?

Ces défections soudaines, ces lapsus soudains de la

volonté. Il suffit d'un détail pour précipiter la rupture. Il suffit d'un mot de trop pour aller au suicide, mais il suffit d'un milligramme de barbiturique de trop pour passer au-delà de son propre suicide.

Ils avaient sans le savoir les yeux grands ouverts l'un sur l'autre dans l'obscurité de la chambre. Les phares d'une voiture qui passait leur révélèrent d'un seul coup ce qu'ils pensaient l'un de l'autre. Leur stupéfaction d'être l'un près de l'autre, complètement éveillés. Ils n'eurent pas le temps de fermer les yeux et de faire semblant de dormir.

Dans la nuit de l'hôtel périphérique, le fil du sommeil interrompu par l'insomnie de la horde. Ce chien au loin, tu voudrais te lever pour aller l'étrangler, mais ça ne sert à rien, la contagion reprend ici ou là, sporadique, et tout d'un coup s'embrase dans un hurlement général. Puis elle faiblit traîtreusement, tu reprends goût au sommeil, mais un minable jappe d'un seul coup à la lune, sans même se réveiller il réveille les autres, qui hurlent malgré eux dans leur rêve, tandis que la nuit s'achève et que se lève le chant du coq. Alors seulement le silence, les bruits matinaux de l'hôtel.

Si dans l'économie du corps, le sang est une richesse, l'espace y est un luxe.

Puisque les media vous font toujours dire l'inverse de ce qu'on dit, il faudrait avoir le courage de dire toujours l'inverse de ce qu'on pense.

Dans la vitrine brille une bague d'agate laissée en dépôt depuis cinq ans par une cliente inconnue. De l'autre côté, chez l'antiquaire, rêve, dans un désordre d'objets rares, une horloge Regency indiquant les phases de la lune et les moindres nuances du temps dans cette ville intemporelle. Une ville qui garde intacte la promiscuité secrète du riche et du pauvre.

La condition idéale du travail, c'est l'oisiveté.

Le vide spacieux du voyage est l'équivalent du temps spacieux de l'oisiveté. On s'y meut dans toutes les directions, et le rituel de l'espace vaut largement le rituel d'enfermement dans une chambre close.

Comme dans ces cercueils en eau lourde où les éneuvés de la performance (semblables aux éneuvés de Jumièges à qui on coupe les nerfs avant de les laisser dériver au fil de l'eau) viennent régénérer leur énergie au cœur transitionnel de la léthargie et de l'hypnose, ainsi peut-on se dissoudre dans le nirvāna du voyage, et courir après le travail comme après son ombre. Mais c'est encore mieux que d'avoir perdu son ombre à force de travailler.

Encore une fois la philosophie attire le monde dans son lit pour se faire faire un enfant de ses basses œuvres. Or le monde n'a plus envie d'entrer dans le lit de la philosophie, mais l'enfant est né quand même par télépathie. La philosophie moderne a accouché de cet enfant posthume, à qui on a tout de suite fait une transfusion de sang (malgré les risques), avant de le porter sur les fonts baptismaux de la pensée faible. Simultanément il reçut des satellites d'outre-tombe l'extrême-onction heideggerienne et s'envola, dans la lumière des cimes transalpines, vers le septième ciel philosophique.

Tout objet, même nouvellement créé, doit répondre à l'éventail des catégories du jeu chères à Caillois : mimicry, agôn, alea, ilynx – l'allégorique, l'agonal, l'aléatoire, l'abysal. Quel qu'il soit, livre, événement, crime, voyage, architecture, il se doit d'être : l'allégorie de quelque chose – un défi à quelqu'un – mettre en jeu le hasard – donner le vertige.

Comportement féroce territorial. Que personne ne chasse sur mes terres, et je ne chasserai pas sur les vôtres. Féroce caractériel. Rimbaud. La paresse, l'inculture, l'obsession de la rupture. De se débarrasser même des siens, des objets, de la mémoire, de tout, pour faire le vide. Abréaction violente à l'origine, dégoût de la continuité. Paysan nomade. C'est toujours la Saison en Enfer.

Quelque chose est là dès le départ, se déploie en spirale à travers une vie entière, mais un jour, le plus souvent inopinément, c'est fini, le système tout entier ne tenait qu'à un fil, il a suffi d'un détail pour l'anéantir.

La mauvaise foi envers l'histoire est totale : Heidegger, Hitler, les camps, la Terreur : tout ça honni, nié, et cependant blanchi, exalté sous perfusion médiatique. Selon la raison morale, tout cela n'aurait pas dû exister, pas plus que le meurtre de Caïn ou l'extermination des Indiens. Mais il aurait bien fallu l'inventer de toute façon – sinon de quoi parlerions-nous?

Nous devrions être aussi cruels envers les signes qu'ils le sont envers nous, au lieu de les faire signifier, par pure charité chrétienne. Toute notre sémiologie n'est que charité mal placée envers des êtres qui ne sont que des essences inhumaines et cannibales, avec leur hypocrisie sémantique (toujours l'air d'avoir du sens).

Ce qu'il faut leur envier par contre, c'est leur intelligence, et leur opposer la même intelligence cynique. Pas de pitié envers les signes. Ne pas leur laisser l'alibi de leur discrétion, de leur clarté artificielle. Les prendre pour ce qu'ils sont : des produits subtils et dangereux de l'indifférence du monde à notre égard. Car les signes sont aussi archaïques que les pierres, mais d'une indifférence plus subtile, puisque c'est celle de leur sens.

Dans l'écriture le moment le plus captivant est celui de la condensation, de l'ellipse, de la raréfaction. Recréer des noyaux de plus en plus denses, à l'entour desquels la lumière est désorientée, et la pensée aussi, puisqu'elle perd le sens de son origine.

Jouir du signe au lieu d'en user est la perversion de l'homme. Car il n'est de jouissance que de Dieu et d'usage que du signe (saint Augustin).

La science redevient intéressante du moment où elle retrouve le pouvoir de désigner le mal, non plus dans l'irrationalité du monde, mais dans la trahison de son objet. Aujourd'hui s'ouvre le champ d'une revanche de l'analyse objective : celle-ci impliquait l'altération de son objet par la science, désormais la connaissance réside dans l'altération de la science par son objet.

Il est facile de s'adapter à la vie australienne ou américaine parce que c'est le degré zéro du style de vie. Mais le degré zéro est aussi celui de l'extermination de tous les autres, et la tentation de la facilité est celle de la mort.

Non pas le baptême, mais la naissance est un sacrement, non pas l'extrême-onction, mais la mort elle-même est un sacrement. Pour nous, le sacrement est réduit à l'événement même.

C'est un aveugle qui va diriger une des futures chaînes privées de télévision espagnole (après s'être débarrassé du président de la Fondation des Aveugles en le précipitant dans la cage d'ascenseur).

La lutte entre les handicapés et les aveugles pour la vente des billets de loterie n'est que le prélude de celle pour le pouvoir. Car celui-ci sera un jour tout entier aux mains des handicapés. Commander aux autres, ou en être commandé, suppose une sorte de mutilation – y réussiront donc de mieux en mieux, comme dans l'informatique ou l'électronique, les handicapés de naissance, ceux qui ont un avantage héréditaire.

Les hiérarchies futures seront celles du manque. Les intellectuels, jusqu'ici bien placés dans la course, perdront leur privilège, car leur handicap n'est que symbolique, et ne vaut pas un bon handicap moteur, anatomique ou cérébral, plus visible, plus efficace, plus opérationnel. Le temps n'est plus à la métaphore.

Dans la hiérarchie du manque, l'intellectuel, comme le politicien, ne sont que des chaînons intermédiaires. Leur succéderont les véritables mutants, ceux à qui manquera tel gène ou chromosome, ou ceux qui en intégreront d'autres (quand le virus du Sida fera partie du patrimoine génétique humain), ou même les mutants artificiels à qui manquera la génération sexuée – inhumains en quelque sorte, borderlines de l'espèce – succédant aux eunuques qui peuplaient les harems de l'antiquité et les chœurs de la Renaissance, aux impuissants hémophiles qui dirigeaient les empires, etc.

Ceci n'est pas péjoratif, c'est simplement l'expression de la loi selon laquelle seul celui à qui il manque quelque chose est capable de remplir le vide du pouvoir.

Toute société doit se désigner un ennemi, mais elle ne doit pas vouloir l'exterminer. Ce fut l'erreur fatale du fascisme et de la Terreur. Mais c'est celle aussi de la terreur douce et démocratique, qui est en train d'éliminer l'Autre

encore plus sûrement que par l'holocauste. L'opération qui consistait à hypostasier une race et à la perpétuer par reproduction interne, que nous stigmatisons comme abjection raciste, est en train de se réaliser au niveau des individus au nom même des droits de l'Homme à contrôler son propre processus génétiquement et sous toutes ses formes.

Le crime parfait n'est pas le crime sans trace. C'est celui dont la reconstitution est impossible, parce qu'il est sans mobile, et au fond sans auteur. Les catastrophes naturelles et pas mal d'événements historiques sont des crimes parfaits. Le monde lui-même est un crime parfait, sans mobile et sans auteur, la jouissance et l'expiation en sont indéfinies.

C'est une énergie suicidaire qui se déploie à travers la plupart des entreprises, une énergie qui ne vise pas tant ce qu'elle crée qu'à se détruire en tant que telle.

Définition sexuelle de l'homme, définition télévisuelle de l'image. Y a-t-il un rapport entre les deux? Plus l'image évolue vers une haute définition, plus l'identité s'oriente vers une faible définition. Plus la sexualité s'oriente vers une définition faible, plus nous allons vers une haute définition de toutes les techniques du corps.

La haute définition, c'est la pornographie. Toutes les hautes définitions s'indexent sur celle du génital (acte et appareil) dans le porno. Elle a donc toujours quelque chose d'obscène, même et surtout dans le champ culturel.

Le miracle d'être de son propre sexe, disait Rousseau. Dans le Minitel rose comme dans l'univers transsexuel, plus de miracle, mais l'irrésolution, que redouble celle du passage à l'acte : qui est de l'autre côté de l'écran, qui est à l'autre bout du sexe? Matter of gender. Ainsi de l'information : qui est à l'autre bout du message? Homme ou ordinateur? Question suscitée par toutes les machines virtuelles, dans leur promiscuité-écran avec le cerveau et le fonctionnement de l'intelligence. D'elles on ne peut même plus dire ce que Canetti disait des bêtes, qu'il y a dans chaque animal un homme caché et qui vous nargue – mais plutôt qu'il y a dans chaque ordinateur un homme caché et qui s'ennuie.

Que la détresse du reste du monde soit la base de la puissance occidentale et que le spectacle de cette misère en soit le couronnement, pas de plus belle preuve que le toit de l'Arche de la Défense, où un buffet somptueux offert par la Fondation des droits de l'homme inaugure une exposition des plus belles photos de toute la misère des peuples. Faut-il s'étonner que l'Arche d'Alliance réserve ses structures à la souffrance universelle, sanctifiée par le caviar et le champagne?

Quand les glaçons s'entrechoquent dans ta tête et que les gens l'entendent d'une pièce à l'autre, quand ils fondent lentement à la racine des cheveux sous le feu du délire intellectuel, quand la fumée sort de derrière les lentilles de contact et que les idées tournent dans ton crâne comme des lymphocytes en pâte de verre.

Il faut travailler dans l'expansé ou dans l'impensé.

La radicalité est un privilège de fin de carrière.

Dans les œuvres de C. Matton, l'intensité vient de la miniaturisation, qui est une violence faite à la grandeur nature. C'est la forme d'artifice la plus efficace. Tenir le microcosme entier d'un atelier, d'un salon, d'une salle de cinéma sous son regard, c'est comme d'être au cœur minuscule de la représentation, comme de regarder de l'intérieur de l'œil le monde réel ressuscité en image rétinienne à trois dimensions. L'ironie vient de la désuétude des objets épars, fauteuils fatigués, journaux froissés, pianos silencieux – c'est celle du trompe-l'œil, et comme dans le trompe-l'œil, qui n'est pas de la peinture, c'est le vertige de l'exactitude métaphysique, du détail, du modèle mental réduit, qui frappe le jugement de stupéfaction.

La pensée n'a que de temps en temps un coup de foudre pour le monde réel, et celui-ci, de temps en temps, le lui rend bien. La plupart du temps, elle se détache du réel pour exister, et se distance pour être belle. Elle concède volontiers tout pouvoir à l'analyse objective du monde réel, elle ne prétend régner que sur un monde artificiel. Mais de

ce monde artificiel elle est l'objet parfait (l'oreille absolue), alors que les techniques objectives ne seront jamais que l'image désenchantée née du coïtus interruptus de la réalité et de son double.

Comme Glenn Gould parle pour lui-même d'« oreille absolue » (l'intuition de l'étrangeté, de la radicalité physique d'un son, qui est au plus beau quand ses harmoniques se dispersent dans le vide), l'équivalent pour la pensée serait d'isoler une hypothèse et d'en libérer toutes les harmoniques dans le vide, dans le dépouillement de toute référence, de toute différence, de toute cohérence. L'équivalent de tout cela dans la sphère de la morale, l'équivalent de la critique absolue, ou de l'oreille absolue, serait le crime absolu.

Le crime parfait, le seul, c'est le suicide. Parce qu'il est unique et sans appel, alors que le meurtre doit se répéter sans cesse. Parce qu'il réalise la confusion idéale du bourreau et de la victime.

La condition absolue pour la pensée est de faire le vide, car dans le vide les objets les plus éloignés sont dans une proximité radicale. Dans le vide, n'importe quel corps, céleste ou conceptuel, rayonne d'une abstraction silencieuse.

La multiplicité des choses visibles à l'œil nu rassure notre bonne conscience, qui murmure que tout cela ne peut pas ne pas être réel. Mais le réel est fait de détails invisibles, de fréquences inaudibles, de processus subliminaux, d'une multiplicité invisible à l'œil nu. Ce réel-là est cohérent parce qu'il n'a d'autre destination que celle de la pensée. Il est harmonieux parce que, dans son abstraction muette, il est prédestiné à l'intervention plus fine de la pensée.

La vraie poésie, c'est celle qui en a perdu tous les signes distinctifs. Si la poésie existe, elle est partout sauf dans la poésie. Tout comme le nom du Dieu était jadis dispersé dans le poème, selon la règle anagrammatique, aujourd'hui c'est le poème lui-même qui est dispersé dans les formes profanes. Même chose pour le théâtre : le théâtre est aujourd'hui partout sauf dans le théâtre. Le vrai théâtre est ailleurs.

Ainsi la philosophie : si elle existe, elle est partout ailleurs que dans les ouvrages philosophiques. Et la seule chose passionnante est cette anamorphose, cette dispersion des formes philosophiques dans tout ce qui n'est pas la philosophie.

Le monde entier est devenu philosophique, puisqu'il a désavoué la réalité et l'évidence. Inutile de lui poser la question de sa fin : il est au-delà de ses fins. Ni la question de la cause : il ne connaît que les effets. Ainsi la critique philosophique est terminée en substance. Le cynisme, le sophisme, l'ironie, la distance, l'indifférence, toutes les passions philosophiques sont passées dans les choses. Toute la philosophie et la poésie nous reviennent de là où on ne les attendait plus.

Yellowstone – on redécouvre la nécessité écologique des incendies de forêt. La loi du marché, elle, avait découvert depuis longtemps celle de brûler le café dans les locomotives. Les bêtes obéissent depuis toujours à la loi du sacrifice collectif en cas de surpopulation.

Bien sûr, l'idéologie récente des droits de l'Homme et de la Nature s'oppose violemment à ce type de régulation naturelle. Alors, où est l'écologie, si le cours naturel des

choses implique une régulation sacrificielle, et non pas l'artifice d'une préservation à tout prix?

Parti pris cruel et sacrificiel d'une nature qui ne connaît ni le bien ni le mal (mais peut-être cette méconnaissance a-t-elle une fonction ultérieure?), ou parti pris idéaliste et providentiel (mais cette idéologie rousseauiste d'une bonne nature cache mal l'obscur conscience d'une prédestination vers le mal) – selon l'idée qu'on a du déroulement naturel, l'écologie change de sens. Et si elle-même redécouvre l'utilité supérieure des incendies de forêt, va-t-on redécouvrir aussi celle des sacrifices humains? (les Aztèques pensaient que seul le sang humain versé régénérerait l'énergie du soleil – peut-on penser qu'ils se sont trompés à ce point?).

L'Institut de Chirurgie Zodiacale, de Chirurgie Esthétique du Signe : on y change de signe comme de visage. Mais comment changer le signe astrologique des patients? Peut-on changer de constellation par des passes astrologiques? Processus long, résultat incertain. La solution est simple : il faut puiser dans les signes des morts (le trafic des signes comme des organes « vivants » étant illégal et immoral). Évoquer les morts, les zombies, les âmes errantes, prélever leur signe et le greffer sur des êtres vivants, après ablation du signe d'origine. Tout cela peut entraîner des

processus de rejet, très dangereux, car alors le patient se retrouve sans signe du tout, ce qui est aussi grave que de perdre son ombre.

L'Institut Zodiacal pourrait d'ailleurs, dans une perspective d'avenir, s'intégrer à un ensemble plus vaste de Transfert d'Organes, dont il constituerait une fraction spécialisée.

Il faudrait dès maintenant ouvrir une liste d'attente de donateurs de signes volontaires, avec fiches astrologiques circonstanciées (éventuellement agrémentées de publicité, destinée aux clients, ça c'est le point de vue commercial).

Et une connexion, sinon téléphonique, du moins télépathique, pour procéder à l'opération le moment venu. Il faudrait aussi toutes sortes de précautions chirurgicales. Un conditionnement minimal des patients (un peu semblable à celui du Motel Suicide, autre vieux projet d'avenir, qui pourrait d'ailleurs être jumelé, dans un Consortium général des Transferts de Signes et des Transitions de Phases), une mise en forme cérébrale, une mise en scène opératoire (genre Grand-Orient, Loge maçonnique, liturgie horoscopique, service en noir et blanc ou en couleurs), et surtout une asepsie totale, qui immunise le patient contre tout effet pervers du Signe, tout effet viral de contamination.

Il n'est pas sûr qu'on puisse constituer un stock de signes congelés disponibles. Il n'est pas sûr que ces choses-là se conservent in vitro. C'est donc de préférence in vivo

et in presentia que la transplantation doit être faite, ce qui augmente les risques. Poursuivre sans désespérer l'élaboration de ce projet, en même temps que celui du Motel Suicide, dont la procédure concrète doit elle aussi être déterminée.

Beaucoup de ceux qui s'en réclament n'ont en fait jamais accepté le dérèglement des mœurs intellectuelles des années 60-70. Ils flirtent avec certaines formes radicales de pensée, mais leur conjugalité est ailleurs.

Et pourquoi je ne vais plus à la manif? Et pourquoi je ne vais plus à la Coupole? Même raison : le service est trop bien assuré. Il n'y a plus de ciel au-dessus de la Coupole, il n'y a plus de coupole au-dessus de la Coupole, il n'y a plus de ciel au-dessus de la manif, il n'y a plus de manif dans la manif, le service d'ordre est trop bien assuré.

Au lieu d'aller à la Coupole, on la regarde de l'autre côté du boulevard. Au lieu d'aller à la manif, on la regarde de la terrasse de la Coupole.

La pataphysique qui entoure la métaphysique aux alentours de l'an 2000.

Sex, lies and videotape.

Le descriptif d'une classe indifférente à la vie, mais obsédée par son mode de vie. D'une classe indifférente à elle-même et à son désir, sinon par vidéotape interposé. Le héros est porteur de l'arme absolue, le stock d'information sexuelle sur vidéocassette, qui lui tient lieu de séduction et de langage. Chacun entre en interaction avec sa vie, ce qui est nul du point de vue existentiel. Parallèlement, le cinéaste entre en interaction avec son film, ce qui est nul du point de vue dramatique. L'image sort du drame pour entrer dans le psychodrame de l'image, elle perd sa magie et elle ennuie. Le cinéma tombe dans la même vidéo-indifférence à lui-même.

Prophétiser la catastrophe est d'une banalité inouïe. Plus original est de considérer qu'elle a déjà eu lieu. Ceci change toutes les conditions de l'analyse. Car de ce fait nous sommes libérés de l'hypothèse de la catastrophe future, et

de toute responsabilité à cet égard. Fin de la névrose préventive qui enveloppe toutes les actions d'une lumière crépusculaire. La fin de l'Histoire, la fin du réel, la fin des grands reptiles, la fin de l'ozone, la disparition de la femme – plus de remords, l'objet perdu est derrière nous! There is a last time for everything – the last time is over! Les sociétés primitives avaient compris cela, elles vivaient librement parce qu'elles avaient placé le crime à l'origine, une fois pour toutes. Nous n'avons qu'à mettre la catastrophe à l'origine, une fois pour toutes, et nous voilà libres du Jugement Dernier, libres de revivre toutes les passions historiques, si cela nous plaît, ou d'opter pour l'indifférence transhistorique, as we like.

L'Occident ne veut plus payer ce qui le fait vivre – les matières premières s'effondrent sur le marché mondial officiel. Par contre, il accepte de payer très cher, sur le marché parallèle, ce qui le tue : la drogue. Seule denrée sauvage à être surcotée au niveau mondial. Ce qui ne laisse d'autre solution aux pays du Tiers Monde que de l'exploiter avec acharnement. C'est en même temps une revanche meurtrière que d'exporter vers l'Occident la dégénérescence à prix d'or. Les pays exploités et sacrifiés payent leur dette en monnaie de mort.

Sociétés parallèles, marchés parallèles, travail parallèle, jouissances parallèles. La politique, la culture, les idées, la drogue sont vouées aux circuits parallèles. Un jour sans doute nous verrons renaître celui de l'alcool. Ce qui existait jadis aux confins de la prohibition fleurit aujourd'hui sur les marges de la tolérance.

Le Sida, c'est l'Afrique – la drogue, c'est l'Amérique du Sud – le terrorisme, c'est l'Islam – la dette, c'est le Tiers Monde. Il n'y a guère que le krach et les virus électroniques qui soient des réussites occidentales.

Un avion chargé d'éther au-dessus de l'Amazonie, volant vers les laboratoires de drogue de Medellin. Une plantureuse mémé bahianesque écoutant un exposé sur le sujet supposé savoir.

Le livre bleu de l'histoire événementielle  
Le livre vert des phénomènes extrêmes  
Le spectre vert du fatal en puissance  
La spirale orange des chromosomes en instance  
Le livre rose du social  
Le visage pâle de l'Exorbital

Le post-moderne est le premier conduit conceptuel véritablement universel, comme le jean ou le Coca-Cola. Il a les mêmes vertus à Vancouver ou à Zanzibar, à Chicago ou à Budapest. C'est une fornication verbale toutes latitudes.

Ils étaient heureux comme des cormorans dans la vaseline.

Une des méthodes consiste à projeter les concepts dans le vide et à les assassiner sur orbite. Leur cadavre continue

de tourner autour du Référent Absent, comme le corps des astronautes dans leur sarcophage orbital chez Ballard, se levant et se couchant à l'horizon comme des astres morts.

Il y a deux espèces animales d'intellectuels : ceux qui aiment la chair fraîche et ceux qui préfèrent la chair morte. Ceux qui préfèrent déchirer vivants les concepts et ceux qui préfèrent déguster les restes. Ils n'ont rien de commun, sinon d'être des mammifères.

Au-delà de dix personnes, il est inutile de mettre en doute la réalité. Au-delà de dix personnes, tout public entre en autodéfense automatique et réagit violemment à toute mise en cause de la réalité et de l'évidence. Aucune parole radicale n'est prononçable devant plus de dix personnes.

Les nuages qu'exaspère l'orage  
L'eau qui s'accélère à l'approche de la chute d'eau  
L'ouragan différent sous tous les angles  
Le virus identique d'un bout à l'autre de la chaîne  
épidémique

La théorie du Chaos privilégie la sensibilité aux conditions initiales. Peut-être faudrait-il parler de la dépendance sensitive aux conditions finales, de la turbulence suscitée par le vertige de la forme finale?

Le langage est ainsi, dans sa forme poétique : hypersensible à sa propre fin – vertige de la proximité finale. La fin est là, dans le commencement. Il n’y a donc plus de fin, mais un déroulement immanent. C’est cela la prédestination – événement inconditionnel, avec une absence inattendue de conséquences, due à ce que la fin s’origine dans le commencement.

Il y a quelque chose de cela dans la métalepsie – substitution de l’effet à la cause. Si l’effet est déjà dans la cause – prédestination là aussi – il n’y a plus de causes, il n’y a plus que des effets. Le monde est là, *effectivement*. Il n’y a aucune raison à cela, et Dieu est mort.

Après l’événement de la mort, occulté de toute façon, c’est l’événement de la naissance auquel s’attaque aujourd’hui la science génétique, par toutes les manipulations que l’on sait – comme on détruit l’événement d’un visage, son irrégularité, ses surprises, sa laideur secrète. Et sans doute

les conséquences de cet effacement de la naissance comme destin, comme hasard objectif, sont-elles plus incalculables encore que celles de l'effacement de la mort.

Pourquoi n'accorde-t-on pas d'importance au signe astrologique de la mort, alors qu'on insiste tellement sur celui de la naissance? Il n'est guère imaginable que le signe dans lequel vous allez mourir n'exerce pas une puissance anticipée égale à celui qui vous a vu naître (les signes sont indifférents à notre chronologie, ils opèrent dans l'un ou l'autre sens). Cette détermination finale influe certainement sur nous comme attracteur étrange (on peut supposer que le signe de la naissance détermine pour une vie sa substance et son caractère, et celui de la mort ses déterminations accidentelles).

São Paulo – nonchalance et frénésie

Comme le ciel : lumineux et fuligineux – le trafic :  
d'une violence rêveuse

Filière stridente dans la perspective des avenues

Filière stridente dans la nébuleuse des races

Peut-être la prédilection brésilienne pour l'ostension pulpeuse des chairs, des fesses en particulier, relève-t-elle davantage du comestible que du sexuel. Ce sont les parties les plus friandes pour une société cannibale qui sont restées friandes pour le regard. Et celui-ci est peut-être plus anthropophage que luxurieux.

Les statues aux yeux d'agate et à la chevelure humaine imputrescible dans les églises baroques du Minas Gerais.

Au sud du Rio Grande, une fois passée la frontière des États-Unis, c'est la malédiction qui commence. Tout le continent sud-américain vit encore à l'heure de l'immolation des empires qui s'effondrèrent à l'arrivée des Espagnols et des Portugais, et qui n'en finiront jamais de s'effondrer.

Du côté des prédateurs, la déprédation continue – si ce ne sont plus les colons, ce sont les mafias internationales. Mais il s'est installé par ailleurs, comme dès le XVI<sup>e</sup> siècle chez les Indiens, une corruption et une dépravation complice, dans l'acceptation joyeuse et renouvelée du spectacle d'un échec colossal.

De même que perdure en Amérique du Nord la scène primitive de la « frontier », de la liberté, de l'énergie et de

la performance, ici s'éternise la scène primitive inverse de l'immolation, du désespoir absolu de la conquête, qui est passé dans les veines de tout un peuple, de celles des Indiens à celles des métis et finalement de toute la population, y compris la race blanche, qui semble admettre que ce continent est sans espoir, et voué au scandale de l'extermination. Gisement planétaire de chlorophylle et de cocaïne, d'oxygène et de corruption totale des ressources et des esprits.

Personne n'espère réellement en sortir. Peut-être n'y a-t-il jamais eu de velléité d'en sortir, de s'arracher à la scène primitive, sauf dans une mince couche, intellectuelle et politique, épiphénoménale. Même là, les comportements sont problématiques. On projette tout selon les normes modernes (plan, programme, organisation), puis, au moment psychologique, on se désintéresse du résultat. C'est comme si on faisait la preuve de ce qu'il faut faire, mais sans volonté de résolution. Bien sûr les choses tournent alors plutôt mal, mais ne croyez pas qu'ils en soient malheureux, car cela ne fait que vérifier l'impossibilité de s'en sortir.

Même chose dans les relations personnelles : générosité, affection pathétique, et en même temps désinvolture, négligence – peut-être aussi affectée que les démonstrations chaleureuses? Mais non : c'est que rien ne doit être assuré, afin que le jeu soit possible. La relation au temps est celle même de la relation à l'argent, et de la relation aux autres : les échéances, les rendez-vous, le taux de change, tout cela

est laissé *volontairement* flottant. Tout le monde se plaît à cet état d'instabilité monétaire, d'instabilité temporelle permanente. C'est un jeu, c'est un destin. Tous les plans économiques, tous les plans de stabilisation sont ici voués à l'échec avec une telle certitude que ce n'est même plus un échec, c'est un spectacle, qui entre en concurrence avec le foot, la samba, les cultes, le jogo de bicho. Ça, c'est le Brésil réel, comme dit Muniz Sodré, et non le Brésil simulé, celui qu'on veut faire fonctionner sur le mode des technodémocraties occidentales. Tel qu'il est, le pays est sans doute voué à perpétuer joyeusement le sacrifice, l'immolation, le cannibalisme rituel de toutes ses richesses. Pourquoi pas?

Cette indifférence profonde à ce qu'on entreprend, cette syncope dans la performance (comme dans le rythme de la samba) vient peut-être du court-circuit entre un monde rituel primitif de la lenteur, où le cycle s'accomplit de lui-même, et un monde moderne de la vitesse et de l'accélération. Résultat incohérent : on avance, on fonce droit devant, puis on retombe inopinément, fatalement, dans le cycle de la lenteur, on est repris par le virus léthargique de la paresse. Si on désinvestit le résultat de l'action, ce n'est pas qu'on manque de détermination ou d'énergie, c'est qu'une part de cette énergie reste prise dans le cycle antérieur, auquel on reste fidèle. D'où la sérénité avec laquelle les Brésiliens prennent l'échec de leurs projets ou de leurs programmes. Rien n'est destiné à aller droit au but, nul ne peut prétendre

mener une opération à son terme. La fin, le reste, le dénouement doivent être laissés au hasard, au diable, à la fatalité. Prétendre contrôler cette part du feu, cette part maudite, en assumer la responsabilité est proprement absurde et sacrilège. C'est le cycle qui commande, il est comme la courbure de la terre. Et la paresse, la désinvolture n'est que l'assomption silencieuse, dans les cœurs, de cette part énigmatique qui fait échec à tout projet et commande de laisser à toute chose une chance de ne pas réussir.

La crise, c'est pour la couche capitaliste supérieure, qui en escompte tous les bénéfices à l'échelle internationale. La catastrophe, c'est pour les classes moyennes, qui voient s'effondrer leurs raisons de vivre. Le reste (80 %) est tellement en dessous du niveau de la crise qu'ils ne la vivent même pas. Ils y survivent, s'ils le peuvent, instinctivement. N'ayant pas d'existence économique, il leur est plus facile de trouver un équilibre symbolique de la catastrophe.

La crise économique brésilienne est aussi inintelligible que la spéculation de Wall Street, sinon par le dessein obscur de démontrer l'absurdité du système économique.

C'est comme un jeu collectif, le pari de démontrer qu'une société peut fort bien survivre, et fort longtemps, et sans désespérer d'elle-même, dans le pire désordre économique, à condition de n'avoir pas de structures rigides ni rationnelles. C'est comme les Italiens avec le pouvoir politique : le pari de démontrer qu'une société peut prospérer avec insolence en l'absence d'État et de gouvernement, à condition d'être assez théâtrale et narquoise. Italie et Brésil sont les préfigurations de l'avenir. Car toutes les sociétés sont condamnées à vivre un jour au-delà de l'économique et du politique.

A Brasilia, l'abstraction de la ville offre au moins une certitude. C'est que ceux qui sont assez fous pour traverser à pied les axes autoroutiers, au péril de leur vie, ceux-là au moins sont des êtres humains. Nulle part l'espèce humaine n'est aussi incongrue que dans cette ambiance extraterrestre, à l'exception de ceux qui marchent, émouvants et minuscules. Ou bien ils se réfugient autour de Brasilia dans les multiples cultes des villes satellites, dans l'ambiance de kitsch initiatique, d'autant plus flamboyant et syncrétique qu'ils s'opposent à la géométrie sidérale de la ville mère.

La classe riche et dominante de Copacabana se séquestre elle-même à travers ses esclaves. Ces esclaves qui dévorent tranquillement, silencieusement, l'espace-temps des maîtres, qui interdisent l'accès, même en rêve, de ces appartements somptueux, qui détiennent les clefs de leur âme comme de leur ascenseur personnel.

La catastrophe la plus belle, avant même celle du *Titanic*, eut lieu pendant la nuit du 31 décembre 1899, la première nuit du siècle. Le paquebot armé par la ville de Manaus, riche alors des bénéfices du caoutchouc, avait remonté tout le fleuve Amazone, chargé de la gentry et des stars du monde entier, en vue de la plus luxurieuse des fêtes internationales. Toute la nuit, la high society but et dansa au rythme des orchestres, tandis que le paquebot dérivait lentement et se perdait dans le labyrinthe de la forêt. Échoués au fond d'un des innombrables tentacules du fleuve, on ne les retrouva que bien plus tard, alors qu'ils étaient déjà morts de faim, de soif et de chaleur. C'est ainsi qu'une part de l'élite mondiale fut offerte en sacrifice humain au siècle nouveau. Manus deus – Manaus – consonance maléfique.

Non seulement ils ont disparu, mais cette histoire même a disparu des archives. Je n'en ai moi-même jamais retrouvé la trace. L'ai-je hallucinée par ennui, ou par l'effet de la

chaleur? Non, je suis sûr de l'avoir lue, comme une information authentique. Pourquoi cette histoire n'est-elle pas dans toutes les mémoires, comme celle du *Titanic*?

Heureusement que je me suis réconcilié avec ce livre, car l'expulsion d'un objet hostile est extrêmement dangereuse, un peu comme une fausse couche en état de péché mortel. Au lieu de se mettre à graviter dans l'espace, il réintègre de force les ténèbres du corps. Exactement le titre initial : « La vie, mouvante en soi, de ce qui est mort. » La mort du livre doit d'ailleurs être considérée comme la revanche du monde physique (et celle des autres) contre le signe qui le nie – un acte sacrificiel qui fait partie du livre même. C'est pourquoi il faut s'en débarrasser et le refiler aux autres, car du mal et de la transparence du mal, comme de n'importe quel bien symbolique, il n'est pas permis de jouir seul. C'est la règle du sacrifice.

La règle qui veut qu'on doit en tout sacrifier une part vaut pour la souffrance comme pour la jouissance, pour la joie comme pour la peine.

C'est comme la conjonction des événements dans votre

champ astral. Si bénéfique que soit la constellation, il faut toujours accepter la part d'arbitraire maléfique dans le devenir des signes.

Toute femme est unique, elle n'est donc jamais idéale, car la femme idéale est double.

Deux femmes devraient toujours se fondre en une seule, conjuguées dans une duplicité éternelle.

Deux femmes bien réelles, si elles se conjuguent autrement qu'en imagination, peuvent faire une femme idéale.

Mais, au fond, deux femmes ne suffisent pas. L'homme moderne (Le Philosophe, Trois femmes, Drowning by Numbers) est voué au phantasme des trois femmes. Avec trois femmes (ou plus), ni jalousie, ni prédilection, il se crée un enchaînement rituel, un transfert de qualités de l'une à l'autre, dans l'ignorance l'une de l'autre. Plus de rupture : la fraîcheur de l'une dans les yeux de l'autre, la jalousie de l'une dans la jouissance de l'autre, la transparence de chacune dans la nuance des autres.

Masculin et féminin sont à des années-lumière l'un de l'autre. Nul ne sait même s'il y a encore un rapport entre

les deux. C'est comme dans le cas des billes qui se rencontrent, à des vitesses différentes, et dont l'une touche l'autre avant la première : la non-polarité des sexes fait qu'ils ne partagent plus le même espace. Chaque sexe n'est plus exactement l'autre de l'autre sexe. Donc, il n'y a plus exactement de différence sexuelle.

Ainsi la femme est la seule créature animale capable de distiller pour l'homme la mort à doses homéopathiques. Mais l'inverse n'est pas vrai. L'homme n'a jamais signifié la mort pour la femme, comme celle-ci le signifie pour l'homme. Il n'y a pas de symétrie dans le monde amoureux.

Ni symétrie, ni différence. La femme n'est pas plus symétrique de l'homme que la vie n'est symétrique de la mort. La différence de la vie et de la mort n'existe pas plus que la différence sexuelle.

Pour qu'il y ait différence, il faut que les choses soient comparables. Or les sexes sont incomparables, sinon ils n'auraient pas puissance de se séduire (de se détourner l'un l'autre de leur destin de sexe). Ils pourraient tout au plus tomber amoureux de leur différence – ce qui est la figure du sexisme. Une des plus graves dépréciations des rapports humains aura fait irruption avec le concept de différence sexuelle.

La différence sexuelle est insoluble, puisque le sexe lui-même dépasse l'imagination. Dans l'holocauste des quatorze étudiantes de Montréal, c'est l'hallucination de cette différence insoluble qui déclenche chez le tueur la pulsion meurtrière. C'est le schéma de toute violence : si on tombe dans le scénario de la différence, alors surgit la tentation d'exterminer cette différence – ou de l'idolâtrer, ce qui la rend de toute façon intolérable, comme la femme pour le tueur de Montréal. Il aurait pu en tuer une ou cent cinquante, il n'y a pas de seuil quantitatif pour le monomane de la différence.

Même chose pour le racisme : la différence hallucinée, fétichisée, relève de l'échange impossible, elle ne se négocie plus. Il faut l'exterminer pour faire retour au point aveugle de l'indifférence. Exterminer l'altérité pour revenir au point aveugle, et tranquille, de l'identité.

Le rejet par la pensée de la technique informatique est exactement comme le rejet par le corps de tout organe étranger. Tout comme il faut neutraliser les défenses immunitaires du corps pour lui greffer un cœur, ainsi faut-il abolir les défenses immunitaires de l'esprit pour l'initier à l'Intelligence Artificielle.

Les intellectuels sont voués à disparaître avec l'irruption de l'Intelligence Artificielle comme les héros du cinéma muet avec celle du cinéma parlant. Nous sommes tous des Buster Keaton.

Se promener parmi tant de visages dont le nom vous échappe, c'est comme d'être aveugle. L'effacement des noms et des visages dans la mémoire est comme l'obscurcissement pour les yeux de la lumière du jour.

Un combat de catch entre aveugles. L'arbitre aussi est aveugle. Les spectateurs aussi. Et tout se passe dans le noir (cette dernière condition est superflue).

Communiquer? Communiquer? Il n'y a que les vases qui communiquent.

Un traité sur la monotonie – une musique qui n'en est pas une, comme le monochrome est une couleur qui n'en est pas une, comme la monomanie est une passion qui n'en est pas une.

Éviter les répétitions tient d'un sentiment d'orgueil. C'est se bercer de l'illusion que les autres vous ont prêté une attention précise, ce qui est rarement le cas. Par contre, répéter dix fois de suite la même histoire tient d'un sentiment exagéré de modestie : c'est faire comme si les autres ne vous écoutaient pas, ce qui n'est pas toujours vrai non plus.

Après le miroir, la traversée du stade du miroir. Après le baptême de l'aliénation (notre sacrement moderne, depuis Hegel), le second baptême serait celui qui nous ferait passer au-delà de l'aliénation, dans l'altérité pure.

Dieu existe, mais je n'y crois pas. Dieu même n'y croit pas, selon la tradition. Ce serait une faiblesse. Ce serait une faiblesse aussi de croire que nous avons une âme ou un désir. Laissons cette faiblesse aux autres, comme Dieu laisse la croyance aux mortels.

Les hystériques sont insaisissables, parce que, généreuses en esprit et en admiration, c'est une façon pour elles de rester libres de leurs charmes. Ou bien elles sont généreuses de leurs charmes, mais elles se dessaisissent en esprit. Cette balance est une forme de séduction. Par contre, celles qui se donnent entièrement, les dévotes de corps et d'esprit, sont insupportables. Ce sont ces femmes réconciliées, insignifiantes et harmonieuses qu'on a envie de séquestrer et de faire souffrir.

Dans notre univers pourri par le métalangage du bonheur, les moindres signes de malheur sont des signes d'espoir. Ainsi devant les signes de réchauffement de la planète et de disparition de l'hiver, nous guettons dès maintenant

l'irruption salutaire du froid. L'imaginaire du froid (de l'Antarctique, de la congélation, de la cryogénéisation, diététique et frigidité post-modernes, austérité « cool ») grandit partout, en réaction à la tropicalisation des climats et des mœurs.

Les événements captifs, comme les animaux captifs, comme les publics captifs : ils ne se reproduisent plus en captivité. La surinformation mène à leur extermination en douceur.

La télévision roumaine comme aphrodisiaque révolutionnaire.

In excelsis stéréo – messe en ut médiatique et en look mineur pour les funérailles du millenium.

Le communisme avait réussi à arracher des générations entières à l'éthique du travail, à tuer en eux la moindre velléité de produire, à les rendre paresseux. Ce scandale historique va prendre fin. L'Europe entière va travailler de conserve. Mais la question reste posée : ne fallait-il pas préférer une certaine oisiveté forcée, liée à la servitude volontaire, un certain ethos aboulique et apathique à notre utopie forcenée de la performance? A notre fébrilité suspecte? Qui l'emportera d'ailleurs à long terme, de l'oisiveté forcée ou de l'activisme forcené?

Notre caste mondaine et cultivée ne se gave de Beckett, Cioran, Artaud, de toutes les formes aujourd'hui consacrées de cynisme et de nihilisme que pour mieux éluder toute analyse des formes *actuelles* du désespoir. Elle dénonce avec la plus grande énergie morale et politique tout constat actuel de nihilisme, de nihilité de nos valeurs, tout en savourant « culturellement » les formes héroïques, mais anachroniques, du nihilisme et de l'inhumain. On glorifie la part maudite tout en mettant le cul dans le bénitier.

Rien n'est plus merveilleux que de voir une génération entière de politiciens et d'intellectuels repentis graviter dans l'orbite du Prince et entrer vivants dans la conjuration des imbéciles.

*Anesthésie* : insensibilité à notre souffrance, à notre propre jouissance.

*Anorexie* : abréaction à notre euphorie (welfare), tendance à la diète sacrificielle en expiation.

*Hypocondrie* : autoingestion de la mauvaise conscience, digestion de notre propre corps mort.

Éthique Esthétique Extatique Hystérésique – trajectoire du XX<sup>e</sup> siècle.

Pataphysicien à vingt ans – situationniste à trente – utopiste à quarante – transversal à cinquante – viral et métalectique à soixante – toute mon histoire.

Paradoxe de Groucho : je ne voudrais à aucun prix appartenir à un club qui m'accepterait comme membre.

Ballard : quand l'imaginaire se confond avec le réel, la tâche de la fiction est d'inverser le réel.

Adorno : l'extase préfère s'abolir plutôt que de voir réaliser son concept.

Ne jamais oublier ce qui était le projet initial, le fin du fin : enlever un à un les mots du langage, ôter un à un les concepts de la pensée.

Le cristal liquide, ou l'océanographie des concepts.

Éjaculation précoce, fausse couche, prématuration, forceps, hémophilie, décalcification, séquelles. Jamais fait un voyage comme ça, jamais écrit un livre dans ces conditions-là.

Bientôt il y aura autant de neurones artificiels sur terre, dans la somme de nos machines « intelligentes », que dans la somme de nos cerveaux naturels (120 milliards de neu-

rones chacun). Ne courons-nous pas le risque d'une annulation réciproque, comme celle de la matière et de l'anti-matière? Le risque d'une exhaustion de la matière cérébrale, dès lors que la somme des artefacts excédera le capital symbolique de l'espèce? Celle-ci cessant brusquement d'exister lorsque son homologue artificiel (mais bien plus performant) aura vu le jour?

Y a-t-il place sur terre pour autant d'espèces artificielles que d'espèces naturelles, pour autant de pseudo-substance que de substance, pour autant d'intelligence artificielle que d'intelligence naturelle?

Dans le récit d'A. Clarke (*les 9 milliards de noms de Dieu*) lorsque tous les noms sont déclinés, les étoiles déclinent elles aussi. Il n'y a pas de place sur terre à la fois pour Dieu (les astres naturels) et pour les noms de Dieu. C'est l'un ou l'autre. Il n'y a pas de place à la fois pour le monde et pour son double.

N'est-ce pas la fin d'une illusion?

N'est-ce pas la fin de l'illusion?

Toute cette intelligence artificielle, cette téléensorialité, perception écran en temps réel, etc., c'est la fin définitive de l'illusion. L'illusion de la pensée sauvage, l'illusion sauvage de la pensée, l'illusion sauvage de la scène, de la

passion, l'illusion sauvage de l'intelligence – notre miracle, notre prodige – l'illusion du monde, la *vision* du monde. L'illusion sauvage de l'Autre, du Bien et du Mal (du Mal surtout), du Vrai et du Faux, l'illusion d'exister à n'importe quel prix, l'illusion sauvage de la mort – tout cela est volatilisé dans la télé réalité psychosensorielle, dans toutes les technologies sophistiquées qui nous initient au leurre, c'est-à-dire au contraire de l'illusion, à la désillusion totale.

SOS racisme – SOS baleines. Ambiguïté : dans un cas, c'est pour dénoncer le racisme, dans l'autre, c'est pour sauver les baleines. Et si dans le premier cas c'était aussi un appel subliminal à sauver le racisme, et donc l'enjeu de la lutte antiraciste, comme dernier vestige des passions politiques, et donc une espèce virtuellement condamnée? Il faut se méfier des traîtrises du langage. La langue de bois dit en général le contraire de ce qu'elle pense. Elle dit ce qu'elle pense en secret, par une sorte d'humour involontaire. Et le sigle SOS en fait intégralement partie.

Si l'équilibre de la terreur était ce qui nous protégeait le mieux de la guerre totale, peut-être que la chute du mur,

qui équivaut à un déséquilibre de la terreur, va ouvrir à la guerre un nouvel espace de liberté? Peut-être la fonte des blocs va-t-elle décongeler le spectre de la guerre? Peut-être qu'en rouvrant tous les marchés, on va rouvrir aussi celui de la guerre, limité depuis longtemps à quelques petites guerres sur le marché parallèle?

Au rideau de fer géopolitique on a substitué un rideau de verre mental. Au mur de Berlin on a substitué le mur invisible, le mur impitoyable de l'interface et de la transparence, qui lui, au contraire de l'autre, laisse tout passer, transfuse toute la lumière, éclaire impitoyablement tout relief, même la nuit aux infrarouges. La transparence de ceux à qui on a volé leur image, leur secret, leur obscurité, et qui sont là, en pleine lumière, plus nus que nus. La transparence des peuples à qui on a volé leur ombre, celle de l'otage à qui on a volé sa mort, celle du monde à qui on a volé toute apparence, celle du réel à qui on a volé toute illusion.

Avec toutes ces résurgences de langues, d'ethnies, de nationalités perdues, vous verrez que chaque république

d'URSS va se sentir *forcée* de faire sécession, sous peine de manquer le rendez-vous de l'histoire, ou d'originalité. La Russie elle-même fera sécession de l'URSS. Tout est possible dans cette surenchère. Toutes les différences sont en solde dans cette grande braderie de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Un jour peut-être même les États du Sud des États-Unis feront de nouveau sécession avec cette fois une chance de réussir? Tout ce qu'on avait cru révolu est réversible et peut encore accomplir sa révolution en sens inverse. C'est merveilleux. La tuberculose elle-même, qu'on avait cru disparue pour toujours, fait un come-back remarqué.

La dette et la drogue : nouvel équilibre de la terreur. Chacun son arme absolue. La dette comme arme stratégique des pays riches pour enfermer les pauvres dans leur misère, la drogue comme arme stratégique, virale et bactériologique, pour enfermer les pays riches dans l'illusion de leur puissance.

Il ne s'agit plus, comme dans l'affrontement entre les deux blocs et la course aux armements, d'un dialogue de sourds, mais dialogue quand même, avec une règle du jeu qui fit que la guerre n'eut jamais lieu. Il s'agit cette fois d'un antagonisme de mort. C'est à qui videra le premier l'autre de son sang et de ses forces. Cette guerre-ci a vraiment

lieu, et tandis que la terreur précédente, celle du nucléaire, était propre et froide, celle-ci est chaude et sale. Soft and dirty. Apurer la dette, expurger la drogue? Pas question. C'est l'argent blanchi de la drogue qui vient renflouer les banques créditrices de l'Occident. C'est le sang des pays pauvres qui vient aider aux transfusions occidentales (en leur refileant le Sida éventuellement). Cercle vicieux des guerres douces, formes virales de la finance et de la morphine.

Si le nucléaire disparaît à l'horizon, c'est que de nouvelles formes de guerre ont pris sa place.

Au réveil, pendant un bref instant, le corps n'a pas encore retrouvé sa pesanteur. Il n'est pas encore redevenu réel. Grâce à cette légèreté nocturne, il ne fait pas encore grincer les lattes du parquet quand il va pisser dans le noir. Il est chaud et sec : ni les ondes de la fièvre ni les lumières de la conscience n'ont encore percé l'obscurité du corps.

Le ravissement est plus que le plaisir, plus qu'un mouvement de l'âme, il implique une embolie physique, une stupeur du corps et une sorte d'émerveillement de la volonté.

Le signe du ravissement, c'est le stigmaté. Celui des mystiques qui se mettent spontanément à saigner. Menstruation en hommage à la grâce qui vous est faite. Pour faire jaillir le sang des orifices du corps, il n'est que le ravissement divin ou amoureux. Ainsi lors de cette soudaine apparition un matin sur le seuil, je me suis mis à saigner comme un bœuf.

Casanova raconte comment il se mit à saigner du nez vers l'âge de quatre ans, et que c'est là qu'il commença de se sentir vivre, de se sentir un homme.

Deux moments précieux, deux illusions précieuses : dans le pressentiment d'une femme et de sa possession – l'illusion du plaisir – et dans le ressentiment tout neuf de sa perte, lorsque vous êtes encore sous le charme, dans l'illusion de la perte.

Entre les deux, on a l'impression qu'il ne se passe rien.

La femme de sa vie – l'expression n'a pas de sens. En fait, c'est la femme *ou* la vie. Il n'y a pas de place pour les deux ensemble. La concurrence est trop forte.

Anathematic Illimited  
Transfatal Express  
Viral Incorporated  
International Epidemics  
Allergic Apotheotic Agency



CET OUVRAGE  
A ÉTÉ COMPOSÉ  
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER  
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH  
À MAYENNE EN SEPTEMBRE 1990

N° d'édition : 379.  
N° d'impression : 29433.  
Dépôt légal : septembre 1990.  
*(Imprimé en France)*







TRENT UNIVERSITY



0 1164 0428764 5



09 90  
S 20 441 0  
98 F